

ESQUISSES SUR L'ORIENT

TYR, SIDON



PAR ALCIDE LEROUX

Membre de la Société française d'Archéologie.

In nihilum redigam te, et non eris, et requisita
non invenieris...

EZECH. C. XXVI.

Τύρος δ' ἐστὶν ὅλη νῆσος, συνῆπται δὲ κώματι
πρὸς τὴν ἤπειρον.

Στραβ.

NANTES,

M^{me} Vve CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE,
Place du Pilon, 5.

O^e
302



Leroux, Alcide. Auteur du texte. Esquisses sur l'Orient : Tyr, Sidon, par Alcide Leroux,.... 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

AVANT-PROPOS.

Il peut paraître puéril ou téméraire d'oser écrire quelque chose sur l'Orient, après tant de descriptions admirables qui en ont été faites. Tout a été dit sur ces contrées fameuses : c'est ce que l'on répète chaque jour. Je me le disais aussi, et, de retour d'un voyage en Syrie, j'étais presque résolu à ne rien publier sur les pays que j'avais visités, persuadé que ce que je tenierais d'écrire ne serait que la reproduction affaiblie de ce que j'avais lu et de ce qui a été publié depuis longtemps. Plusieurs amis me reprochèrent d'avoir trop facilement pris cette détermination et m'engagèrent à écrire au moins le récit de mes plus intéressantes excursions.

Peu confiant dans mon talent d'écrivain, j'hésitais à suivre leur avis. Mais tandis que je me montrais ainsi rebelle à la voix des conseils, la voix des souvenirs retentissait à mes oreilles avec tant de puissance que j'en étais obsédé et comme importuné. Chaque fois que les occupations de la vie pratique cessaient de m'absorber et me laissaient le temps de rêver, ces souvenirs revenaient

s'accumuler dans ma pensée et m'arracher aux réalités qui m'entouraient. Je trouvais un grand charme à me replonger ainsi dans les réminiscences multiples que m'avait laissées la vue d'un pays lointain et enchanté ; c'était le voyage que je recommençais ainsi à de courts intervalles. Bientôt pourtant il y eut quelque chose de tyrannique dans cette persistance des images et des tableaux à revenir encombrer mon imagination. Les récits que j'avais occasion de faire de vive voix ne faisaient que me reporter vers les plages et les montagnes d'Orient. Je craignais d'ailleurs d'avoir raconté d'une façon fastidieuse et peu en harmonie avec le sujet. Ce fut alors que je me décidai à confier au papier mes impressions déjà, hélas ! un peu lointaines. Je me figurai que dans le silence et la réflexion, à l'abri des préoccupations d'amour-propre, libre de détruire ce qui me semblerait trop pâle ou trop faible, je saurais mieux peindre les objets avec leurs véritables couleurs. En dépit donc de mes premières résolutions, et bon gré mal gré, pour ainsi dire, je fus obligé de prendre la plume.

J'eus d'abord l'idée de réunir dans un même travail les Pyramides, Balbek et Athènes. Mais bientôt je reculai devant une pareille tâche. Le fardeau évidemment n'était pas proportionné à mes épaules. J'abandonnai ce projet qui m'avait paru séduisant au premier abord. Toutefois, je ne pus l'abandonner complètement. Balbek était une des choses qui m'avaient le plus surpris et le plus émerveillé dans mon voyage : je sacrifiai les Pyramides et l'Acropole et je gardai Balbek. Cette ville morte me paraissait du reste si oubliée, si méconnue ! j'avais tant de regrets d'avoir ignoré si longtemps ses beautés et jusqu'à son nom, que je crus bien faire en parlant d'elle pour la révéler au moins à ceux qui m'entouraient. J'écrivis

à peu près sans plan ni préparation le récit de l'excursion que j'avais faite à travers cette vaste plaine de la Cœlé-Syrie et sur les ruines de l'ancienne Héliopolis, et j'essayai de retracer simplement les émotions que m'avaient apportées la vue de cette gigantesque cité, environnée de tant de mystères. Je fus très mécontent de mon œuvre. Je n'avais point exposé nettement ce que j'avais espéré décrire. Bien des détails importants avaient déjà fui de ma mémoire. Je me reprochais de n'avoir considéré que l'ensemble et pas assez les différentes parties d'un tout si merveilleux. Cependant, ce travail de description, tout en me faisant souvent murmurer contre moi-même, avait un attrait secret pour moi. Je relisais avec un véritable plaisir ce que j'avais écrit, et je finis par me dire que ma modeste relation, si elle n'intéressait pas les autres, servirait au moins à me rappeler tant de beaux souvenirs que les années ne manqueraient pas de vouloir effacer. Ce fut ainsi que je terminai le récit de mon excursion à Balbek et que j'y joignis le récit de mon passage à Damas, comme pour former contraste.

J'avais pris goût à la besogne et déjà je pensais à raconter intégralement un jour mon pèlerinage en Terre Sainte. Mais avant d'entreprendre ce travail d'un genre assez différent, je crus qu'il serait plus logique de rattacher à mon chapitre sur Balbek, un chapitre sur la côte de Phénicie que j'avais aussi visitée. Je regrettais déjà d'avoir consacré un certain nombre de pages à Balbek et d'avoir passé sous silence Tyr et Sidon, les deux villes puissantes des temps anciens, comme si je les eusse traversées sans les voir. Malheureusement, il est vrai, je les avais mal vues, ne m'y étant arrêté que pendant quelques heures. Néanmoins, mon court séjour au milieu de leurs ruines m'avait tellement remué l'âme que je me mis à

l'œuvre avec une véritable joie, comme si j'eusse oublié que je n'avais presque rien à glaner dans ces champs déserts, après tant d'écrivains illustres qui en avaient fait le sujet de leurs études et de leurs écrits. Bien des fois, ma science et ma mémoire se trouvèrent en défaut ; bien des fois, je laissai tomber ma plume, irrité contre moi-même, parce que mon imagination refusait de me retracer un coin de paysage que je lui redemandais avec obstination. Malgré cela, je continuai, poussé par le besoin de rendre hommage aux merveilles du passé et de sauver de l'oubli les débris de mes impressions à demi effacées comme les contours d'un tableau que le temps ronge lentement, mais sans trêve.

.
Maintenant qu'adviendra-t-il d'un ouvrage écrit aussi rapidement ? Je l'ignore et je m'en préoccupe peu. Je me souviendrai et cela me suffit. Je conserverai la mémoire de ces côtes célèbres et de ces deux villes si singulières et si superbes, jusque dans leur cercueil. Tyr et Balbek, ombres majestueuses et sereines : l'une couchée sur le rivage éclatant, l'autre encore debout dans la vallée immense bordée par les deux Libans ; déesses voilées et radieuses, entourées d'énigmes comme des sphynx, cités étranges arrosées par le même ruisseau : à l'une, il manque l'histoire, à l'autre, les ruines. Toutes deux brillèrent d'un éclat incomparable, toutes deux élevèrent des temples à la volupté et furent frappées des malédictions divines. Aujourd'hui encore elles gardent si profondément empreinte la trace du coup qui les a renversées, qu'on demeure muet d'étonnement à la vue de tant de grandeur détruite et de tant de puissance anéantie.

SAINT-JEAN D'ACRE.

Εἰθ' ἡ Πτολεμαῖς ἐστὶ μεγάλη πόλις, ἣν
Ἀκην ὠνόμαζον πρότερον· ἣ ἐχρῶντο δρμητηρίῳ
πρὸς τὴν Αἴγυπτον οἱ Περσῆαι.

ΣΤΡΑΒ.

Le sentier par lequel on descend du monastère du Carmel, situé au sommet et à la pointe extrême de la chaîne qui porte ce nom, est tortueux, étroit et abrupt, au point de présenter quelque danger. Souvent on met pied à terre pour traverser certains passages difficiles ; parfois aussi l'on s'arrête étonné, et comme malgré soi, pour jeter un regard d'admiration sur le panorama immense et splendide qu'on a sous les yeux.

De ce versant de la chaîne, qui est un rameau de l'Anti-Liban, on jouit, en effet, d'une vue presque aussi étendue que du haut et de l'extrémité du promontoire même. Si l'on n'aperçoit plus Athlit (*Castellum Peregrinorum*) et la côte de Césarée et de Gaza, du côté du sud, on découvre au nord, Saint-Jean d'Acre, et, plus loin, le cap Ras-el-Nakourah, ou *Echelle de Tyr*, nettement dessiné à l'horizon, mais rompant à peine la rigidité de cette ligne presque inflexible que forme le rivage.

Dans le lointain, toujours au nord, se dressent les masses

confuses du Liban et de l'Anti-Liban; en deçà et à droite, les montagnes de la Galilée, bornant la plaine de Saint-Jean d'Acre qui s'étend entre elles et la mer.

A l'ouest, le regard peut planer en toute liberté sur les champs d'azur de la Méditerranée; rien ne lui fait obstacle, ni les îles, ni les voiles, et, de plus, la lumière ruisselle sur cette mer, sur ces montagnes et sur ces côtes brillantes et nues.

Bientôt le sentier s'incline vers la droite et déjà l'on reconnaît la petite ville de Caïffa, toute blanche et toute souriante, assise un peu à l'étroit entre la mer qui la baigne et le Carmel qui l'ombrage. Caïffa est peut-être la plus gaie de toutes ces stations maritimes du littoral de la Syrie. Il semble y régner plus de propreté et plus d'aisance qu'ailleurs, il y a moins de tristesse et d'apathie sur le visage de ses habitants. Son port, quoique dangereux, est sans doute ce qui lui a valu ce bien-être et ce développement. Le sol sur lequel elle est établie y a peut-être aussi contribué. Des jardins prospères l'entourent déjà; des oliviers au feuillage touffu, aux troncs séculaires, croissent à la base du Carmel et le long du sentier qui conduit au monastère, tandis qu'une véritable forêt de palmiers, qui s'étend jusqu'au rivage, l'embellit et la protège du côté de Nazareth et de la plaine de Saint-Jean d'Acre.

Avant d'entrer à Caïffa, quand on revient du monastère, on rencontre une petite colonie allemande qui compte environ douze années d'existence. Quoique établie dans un terrain marécageux, elle paraît déjà florissante, grâce à la transformation rapide que les industriels colons ont su opérer ! (1)

(1) Les Allemands paraissent avoir à un haut degré l'esprit colonisateur; leur influence en Orient gagne chaque jour du terrain et leurs établissements

A peine a-t-on traversé Caïffa que l'on s'engage sur cette plage sablonneuse qui se prolonge jusqu'aux portes de Saint-Jean d'Acre et contourne la mer, comme un immense croissant, sur une longueur d'environ quatre lieues.

Il est difficile de se faire une idée du charme que l'on éprouve à voyager sur un terrain uni lorsqu'on a fait quelques centaines de kilomètres à cheval, à travers les ravins, les rochers et les montagnes. Le jour que je quittai le Carmel, je faisais partie d'une caravane qui avait débarqué à Jaffa et avait traversé la Judée et une partie de la Galilée, en passant par Jérusalem, la mer Morte, Naplouse, le lac de Tibériade et Nazareth. Ceux qui ont parcouru la Palestine peuvent seuls parler des charmes du voyage, mais aussi des fatigues qui en sont la conséquence.

Ce jour-là, c'est-à-dire le 13 avril, nous allions avoir pour sentier les nappes de sable d'une des plus belles plages qui existent au monde, pour horizon les eaux bleues et les montagnes, pour rafraîchissement la brise qui nous arrivait de l'Occident par dessus les flots de la plus célèbre et de la plus poétique des mers.

Aussi avec quelle joie nous lancions au galop nos petits

dans ces contrées s'accroissent et se multiplient à vue d'œil. Le gouvernement allemand, il faut l'avouer, favorise ou fonde lui-même ces établissements; il en est de même de l'Angleterre et de la Russie, tandis que la France, sous ce rapport, laisse tout à l'initiative privée et ne fait aucun sacrifice pour lutter contre les autres nations. Les institutions religieuses et les couvents fondés et soutenus par la charité et la piété françaises sont les seuls remparts de notre influence dans un pays où notre nom jouit si longtemps d'un véritable prestige; mais ces maisons d'éducation manquent de ressources et ne pourront longtemps rivaliser avec celles des autres pays, si on ne leur vient en aide.

chevaux arabes un peu surmenés, un peu amaigris, mais pleins d'ardeur encore, sur cette grève dorée ! La mer était houleuse. Nous étions arrivés au Carmel deux jours auparavant par une chaleur intolérable. Le lendemain, nous avions fait halte au monastère ; le sirocco avait soufflé avec fureur pendant toute la journée. Puis, au vent du désert avait succédé un vent d'ouest froid et opiniâtre qui se faisait sentir dès le matin de notre départ. Les vagues soulevées accouraient du large et déferlaient sur le rivage avec une régularité et une violence pleines de majesté. La mer avait perdu sa couleur bleue habituelle et avait pris sous les reflets du soleil et sous l'action de la tempête, une teinte métallique analogue à celle des ardoises de nos pays.

Tandis que nous prenions plaisir à nous approcher du bord, les lames mourantes venaient lécher les pieds des chevaux qui s'en montraient plus surpris qu'effrayés. Nous longions déjà ces massifs de palmiers qui sont la plus belle parure de Caïffa et qui semblent restés là comme des vestiges de l'ancienne végétation de la Terre-Promise. Elancés, disséminés au pied du Carmel, ils viennent audacieusement plonger leurs racines jusque dans le sable imprégné d'eau salée et semblent défier le mistral qui joue avec leurs larges couronnes de feuilles vertes.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes au bord du Cizon, le fleuve dont il est question au livre des Juges et qui roula des cadavres le jour de la bataille de Débora (1). Ce cours d'eau, qui arrive de la plaine d'Esdrelon et des montagnes de la Samarie, n'est guère qu'un torrent facile à traverser dans la belle saison et quand la mer est calme ; mais quand le vent souffle de l'ouest, les vagues refoulées amoncellent

(1) *Juges*, V.

leurs eaux à l'embouchure et il devient presque impossible de le passer à gué. Le 13 avril, il fallut attendre quelques instants et saisir le moment où les vagues défaillantes semblaient faire trêve pour s'engager dans le courant et gagner l'autre rive ; encore quelques-uns des membres de la caravane et quelques moukres furent-ils assez malheureux ou assez maladroits pour se laisser atteindre par les flots qui revenaient à la charge avec une nouvelle force. Il va sans dire que l'accident était sans gravité et n'eut d'autre résultat que d'égayer le voyage.

A mesure que nous avançons sur cette grève monotone, nous acquérons une connaissance plus exacte de sa forme, de ses dimensions et de l'aspect du pays qui l'entourne. Cette plage qui court de Saint-Jean d'Acre à Caïffa n'a guère plus de 100 mètres de largeur sur une longueur d'environ 20 kilomètres. Le flux de la Méditerranée est insensible, comme on sait ; mais, dans les jours de tempête, le flot couvre toute la grève et va battre la falaise de sable, plate, semée seulement de quelques dunes qui la séparent de la plaine.

Quel contraste entre ces deux petites villes qui se regardent par dessus la baie à peine dessinée que j'essaie de décrire ! Au nord, Saint-Jean d'Acre se détache dans son éclatant isolement avec ses maisons aux couleurs blanches entremêlées de nuances roses, sans végétation apparente, émergeant à peine du sein de la plaine et du sein de la mer au milieu de laquelle il s'avance gracieusement comme pour s'y baigner au soleil.

Au sud, Caïffa qui n'a de commun avec Saint-Jean d'Acre, que ses constructions blanches et de forme cubique, Caïffa s'étend en demi cercle au fond de sa baie et au pied du Carmel qui laisse tomber sur lui l'ombre de ses forêts et l'écrase un peu trop de sa masse uniforme

et sombre. Saint-Jean d'Acre et Caïffa ne sont du reste que deux points dans le tableau. Le Carmel s'élève et se développe à l'est, et va se rattacher par une suite de collines de second ordre au mont Thabor et à l'Anti-Liban dont il forme le dernier prolongement vers la mer.

A droite, la vue est bornée par les montagnes de la Galilée, ternes et peu élevées, sans arêtes, sans coloration et sans verdure, simplement amoncelées pêle-mêle le long de cette plaine sablonneuse et le plus souvent aride de Saint-Jean d'Acre. Celle-ci s'étend, entre elles et la mer, sur une largeur d'environ deux lieues et se continue au nord, jusqu'à une distance de sept lieues, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur du cap Ras-el-Nakourah et jusqu'au pied de la montagne de Sâron. C'est cette dernière hauteur qui ferme l'horizon au nord et paraît se confondre avec les cîmes lointaines du Liban dont elle n'est qu'un rameau.

Maintenant que dire de la physionomie générale de cette mer, de ces rivages, de ces montagnes ? Ce paysage a, à profusion, la lumière, l'eau bleue, l'air limpide, le ciel sans nuages ; que peut-il donc lui manquer ? Je ne sais ; mais, dût-on m'accuser de mélancolie, j'éprouve quelque chose de pénible en présence de cette nature. Elle est dans un perpétuel sourire, c'est vrai, mais son sourire a quelque chose d'immobile, de glacé et presque d'amer comme celui d'une personne qui a souffert et qui ne croit plus aux joies humaines. Cette mer est étincelante et limpide, mais elle semble stérile ; on ne voit ni algues ni coquillages sur ses rives ; tout au plus le flot, par intervalle, pousse-t-il au bord une éponge déchirée et remplie de sable terreux. A l'horizon pas de voiles blanches ; de loin en loin, sur la grève, un pêcheur demi-nu qui jette à la mer une sorte de filet

ou d'épervier, qu'il retire toujours vide (1). Les caravanes suivent ce sentier presque désert ; mais le sable du rivage ne garde même pas la trace du pied qui l'a foulé ; une lame passe ou une rafale et tout est effacé.

La lumière est vive et abondante ; elle tombe et rejait de tous côtés sur les rochers, sur le sable et sur les eaux ; mais son reflet est âpre et blesse le regard. Sous son action, tout brille, mais d'un éclat éblouissant et métallique. La vague écume et meurt toujours à la même place ; point de flux, à moins que la tempête ne jette la mer hors de son lit accoutumé.

Sur la côte point de chants de pêcheurs, point de phares pour signaler l'écueil ; point de barques dormant au port et pourtant de temps en temps des esquifs brisés et à demi ensevelis dans le sable. En un mot, partout les emblèmes de la mort et rarement ceux de la vie.

Dans la plaine, des champs où croissent de chétives récoltes que ne recueilleront même pas ceux qui les ont semées (2) ; sur les montagnes, quelques chèvres aux oreilles tombantes et, la nuit, des cris d'hyènes et de chacals dans les défilés et les ravins.

Non, cette nature n'a plus rien qui fasse l'aimer, que sa tristesse même. Il y a dans son éternelle sérénité quelque chose d'impassible et d'inexorable comme cette morne mélancolie que laissent les grandes infortunes.

Combien est différente l'expression que prennent les bords de la Méditerranée sur les côtes de Sorrente de Castellamare ou de Gênes ! Là, comme le rayonnement

(1) Quelques voyageurs affirment pourtant que la mer est très poissonneuse sur cette côte ; mais c'est mon opinion que j'exprime, et ce n'est pas ce qu'il m'a semblé.

(2) Les Bédouins font de fréquents ravages et l'impôt absorbe une grande partie de la récolte.

de la lumière et l'éclat du soleil sont tempérés par la teinte verte des montagnes ! Comme ces collines, ces plaines somptueusement vêtues, respirent la paix et la félicité !

Que sera-ce donc, si on compare la côte de Syrie aux rivages de notre Océan ? Combien l'Atlantique est plus vivant et plus majestueux avec ses vagues lentes et puissantes, avec ses clémences et ses colères, avec ses milliers de voiles semées sur l'immensité, avec ses teintes différentes, tantôt sombres, tantôt azurées, ses rochers sauvages et creusés par lui ; avec son flux et son reflux incessant, comme le souffle d'une poitrine humaine, avec ses horizons pleins de brumes et de mystères, où le regard se plonge sans apercevoir le terme, avec ses expressions de physionomie variées, profondes, semblables à celles de ces visages indéfinissables dont on ne se lasse jamais d'observer les traits et dans lesquels chaque jour l'âme vient se refléter sous une forme nouvelle et avec des charmes nouveaux !

Hélas ! pourquoi reprocher aux plages de la Palestine et de la Phénicie leur désolation et leur stérilité, l'air de deuil qu'elles conservent jusque sous l'éclat du ciel ? Tant de fléaux se sont abattus sur ces contrées ; tant de guerres les ont dévastées ! Cette grève de Saint-Jean d'Acre et la plaine qu'elle borde ont vu chanceler et tomber les dernières légions des Croisés vaincus, et depuis, et beaucoup plus tard, les armées de Bonaparte décimées par la peste. Ce sable a bu à longs traits le sang de nos soldats et a caché leurs cadavres. Pauvre et généreuse patrie ! Quelle région n'a pas été arrosée du sang de ses enfants ? Si la terre entr'ouvrait un jour ses entrailles et rejetait les ossements blanchis recelés dans son sein, que d'ossements français on verrait apparaître à sa surface, depuis le cap du Finistère à la plaine

d'Esdrélon, depuis les steppes de Moscou aux déserts et aux ravins de l'Algérie.

Avant d'arriver à Saint-Jean d'Acre, on traverse un modeste ruisseau appelé par les Arabes Nahr-el-Naaman ; c'est l'ancien *Bélus* près de l'embouchure duquel Pline l'Ancien place la découverte du verre par les Phéniciens (1). Si la relation de l'écrivain latin est exacte, ce lieu est bien digne de demeurer célèbre, car il a été le théâtre d'un événement qui a eu la plus grande influence sur le développement des sciences modernes. Non seulement le verre est d'un usage constant et pour ainsi dire indispensable dans les besoins ordinaires de la vie, mais il serait impossible de dire combien nos savants doivent de reconnaissance à ce corps en quelque sorte plus précieux que l'or, pour les secrets que, grâce à lui, ils ont arrachés à la nature, en astronomie, en anatomie, en physiologie, en chimie, etc. Le télescope, le microscope, le spectroscope, sont les instruments au moyen desquels on a pu analyser et suivre la vie végétative des êtres organisés

(1) Quant au récit des circonstances dans lesquelles, d'après Pline, aurait eu lieu la découverte du verre, il a contre lui la vraisemblance et les données de la science actuelle. Voici en effet ce que raconte cet écrivain :

Des navigateurs phéniciens, qui faisaient le commerce de nitre, étaient descendus à terre pour préparer leur repas. Ne trouvant pas, sur le rivage, de pierres pour supporter les ustensiles dans lesquels ils voulaient faire cuire leurs aliments, ils retournèrent à leurs vaisseaux et en rapportèrent des cristaux de nitre (azotate de potasse) sur lesquels ils posèrent leurs chaudières. La chaleur du feu fit fondre les cristaux qui se combinèrent avec le sable ainsi réduit en fusion et produisirent le verre.

Or, il est difficile d'admettre que la chaleur d'un feu de cuisine ait fait fondre le sable, tandis que les morceaux de nitre durent être réduits à l'état liquide presque immédiatement. L'azotate de potasse fond à 350 degrés centigrades, tandis qu'il faut une température voisine de 1,000 degrés pour faire passer le sable ou la silice à l'état de fusion.

jusque dans ses profondeurs, avec lesquels on a compté et pesé les mondes et constaté la nature des corps en fusion dans leurs masses embrasées, etc., et sans l'invention du verre, ces instruments n'eussent pas existé.

Quand on approche de l'ancienne Ptolémaïs, elle perd bien vite sa couleur de marbre blanc et son air de propreté. Le rivage et le sol sont jonchés de débris et de décombres qui bordent la plage et embarrassent presque le passage. Cependant la ville conserve un aspect monumental et riant; de grands arbres apparaissent çà et là mêlant leur verdure aux terrasses et aux coupoles des maisons et des édifices. La mosquée de Djezzar pacha domine l'ensemble de son dôme élégant et hardi.

On pénètre dans la ville par une seule porte située au sud-est. L'intérieur ne répond pas à l'idée qu'on s'en formait en l'apercevant du Carmel; malgré cela Saint-Jean d'Acre a des places et des rues spacieuses et à demi entretenues, des maisons bien situées et bien éclairées qui lui assignent un rang avantageux parmi les villes du Levant où la voirie n'existe pas.

Notre premier soin fut de nous rendre au couvent des Pères Franciscains (1) qui nous accueillirent avec leur

(1) Sans les monastères, la Palestine et la Syrie seraient sans doute bientôt abandonnées des touristes et des pèlerins, car au milieu de ces contrées où tout manque, où tout froisse nos goûts et nos habitudes, les établissements religieux se rencontrent de loin en loin, comme des oasis sous les pas du voyageur. Là, l'étranger venu de l'Occident trouve la civilisation, l'affabilité, ou plutôt la charité chrétienne; il y trouve toutes les choses indispensables aux peuples policés, il se repose un jour ou deux, puis il repart, prêt à affronter encore ces marches à cheval interminables et fatigantes, ces nuits sous la tente, en un mot, cette vie de bédouin pour laquelle nos constitutions se montrent longtemps rebelles.

Les Franciscains, qui ont accepté la double mission de recevoir les pèlerins et de garder la Terre-Sainte, sont ceux qui vous viennent le plus souvent

empressement accoutumé et nous prêtèrent leurs tables d'anachorètes, pour prendre notre frugal repas. Les œufs durs, le mouton et le poulet froids, le gros vin de Chypre transporté dans des peaux de bouc et fortement empreint de goût de résine, font ordinairement les frais de ces déjeuners en caravane. Heureux quand on rencontre ainsi sur son passage un monastère ou un endroit hospitalier, une source et un ombrage où se reposer; car les hôtels sont inconnus en Syrie, et les maisons des indigènes sont inhabitables pour nous. Souvent l'on est obligé de se contenter de mauvais tapis étendus sous quelques chétifs oliviers et servant à la fois de nappes et de sièges; quelquefois on se passe même de la source et de l'ombrage.

en aide durant ces longs voyages; ils entretiennent avec de très faibles ressources cinq ou six hôtelleries disséminées entre Jaffa et Beyrouth; dans plusieurs localités, ils dirigent aussi des écoles de garçons; ils accueillent indifféremment tous les pèlerins et tous les voyageurs, mais ils accueillent surtout avec bonheur les voyageurs français. Cela n'empêche pas certains écrivains de leur jeter la pierre. Il y a des journalistes ou des hommes chargés de missions spéciales, qui ont été reçus et hébergés par eux, qui ont usé de leur dévouement et de leur charité, et qui ensuite ont trouvé fort délicat et fort spirituel de les railler et de chercher à les tourner en ridicule une fois qu'ils n'ont plus eu besoin de leurs services. L'un raconte qu'il a trouvé « une figure goguenarde » au vieux moine qui le servait à table et qu'il s'est beaucoup amusé en l'entendant parler cinq ou six langues et terminer en allemand une phrase commencée en anglais; il lui a semblé tout simplement grotesque et révoltant de voir le frère qui garde le Jardin des Oliviers passer son temps (Châteaubriand et Lamartine eussent appelé cela un passe-temps sublime,) à cultiver et à arroser des fleurs; il l'appelle « un moine à figure réjouie. » Un autre, comme Volney, a trouvé les Franciscains « arrogants. » Il traite d'inutiles ces hommes qui ont quitté leurs familles, afin de se sacrifier pour leurs semblables, et voudrait que le Gouvernement français leur retirât au plus tôt la mission dont ils sont chargés depuis des siècles et les remplaçât par des colons mariés... Voilà comment quelques-uns de nos compatriotes entendent la reconnaissance.

Notre déjeuner ne fut pas de longue durée; nous profitâmes de nos deux heures de halte pour visiter les principales curiosités de la ville.

Saint-Jean d'Acre est fortifié à la Vauban. On n'y remarque point de ruines très importantes; cette place forte a été rasée plusieurs fois, lors des sièges qu'elle a eus à soutenir et tout a été remplacé par des constructions modernes. Les bazars sont peu intéressants auprès de ceux que l'on voit dans les grandes villes comme Damas et Constantinople. La mosquée de Djezzar pacha a été construite avec des débris de Tyr et de Césarée.

Il existe à Saint-Jean d'Acre une école fondée par les religieuses de Sion; ces humbles filles, presque toutes françaises, ont environ 150 élèves auxquelles elles enseignent notre langue et notre religion. Plusieurs maisons d'éducation leur appartiennent ainsi dans la Syrie, et l'on ne peut s'imaginer combien leur charité les rend ingénieuses à élever et à faire vivre un si grand nombre d'orphelines avec des ressources absolument insuffisantes. L'école des garçons est tenue par les Franciscains.

Nous jetâmes un coup d'œil à la demeure du pacha qui n'a rien de remarquable; elle est voisine du bague de Saint-Jean d'Acre, le seul que nous ayons vu dans notre voyage en Syrie. Les détenus semblent jouir en Turquie d'une liberté relative. La porte de l'établissement était gardée par un seul factionnaire. Elle consistait en une simple claire-voie et nous permettait de voir les forçats désœuvrés qui circulaient dans la cour.

Près du bague existe une caserne. Les soldats, dans une tenue généralement négligée et qui prouve la pénurie du gouvernement turc, sont armés du fusil Remington. Leur costume n'a rien de remarquable; il a quelque analogie avec celui de nos zouaves, avec cette différence

qu'il est de gros drap bleu et que le pantalon est moins ample et moins long; la coiffure est toujours le fez que l'on retrouve partout depuis le Caire jusqu'à Constantinople.

L'origine de Saint-Jean d'Acre se perd dans la nuit des temps, comme l'on dit. Cette ville s'appelait indifféremment Accon ou Ptolémaïs. Une tradition fort répandue, dit Guillaume de Tyr, attribuait sa fondation à deux frères qui l'avaient entourée de remparts et se l'étaient partagée. Cette version, qui a le mérite d'expliquer le double nom qu'elle porta longtemps, n'est pourtant pas généralement acceptée. Suivant la Bible, la ville d'Acre fut fondée par un fils de Chanaan.

Quoi qu'il en soit, elle remonte à la plus haute antiquité, c'est l'Acco des Grecs et des Romains et la Ptolémaïs des Croisés. Strabon dit que les Perses et les Egyptiens y entrèrent plusieurs fois. Pline la considère comme une colonie de l'empereur Claude. Le siège qu'elle soutint contre les Croisés, commencé en 1189 et qui dura deux ans, ferait le sujet d'une épopée plus intéressante que *l'Iliade* d'Homère ou la *Jérusalem délivrée* du Tasse. On évalue à 500,000 le nombre des Croisés qui succombèrent dans cette lutte mémorable. Les historiens arabes donnent de l'armée des chrétiens et du camp des musulmans des descriptions qui dépassent la vraisemblance et pourtant tous sont unanimes. Un auteur chrétien, de son côté, assure que l'armée de Saladin était plus nombreuse que celle de Darius.

Tombée aux mains des Croisés (1) à la suite de la victoire

(1) Il exista longtemps à Saint-Jean d'Acre un hôpital destiné aux Bretons pauvres qui allaient en pèlerinage en Palestine. Cet hôpital, fondé en 1254, par l'archevêque Gilles de Tyr, originaire de Saumur, était placé sous le patronage de saint Martin de Tours. Il était situé dans le *Vicus Anglicorum*, dont l'emplacement est difficile à déterminer aujourd'hui. (Voy. *l'Hôpital des Bretons, à Saint-Jean d'Acre*, par M. J. Delaville Le Roulx.)

qui mit fin à ces combats acharnés, Ptolémaïs fut de nouveau assiégée en 1291, par le sultan Melk-el-Aschraf et fut prise d'assaut. La vengeance fut horrible; les chrétiens furent massacrés par milliers; la ville fut brûlée et détruite. Peu à peu elle se releva de ses ruines; le pacha Djezzar achevait de compléter ses fortifications, lorsque Napoléon, après la conquête de l'Égypte, vint à son tour mettre le siège devant elle. La peste fondit sur nos troupes et força le conquérant à se rabattre sur les contrées qu'il avait quittées. En 1829, Ibrahim Pacha, à la tête d'une armée égyptienne, vint la bombarder et la détruisit pour la cinquième ou sixième fois.

Actuellement la ville de Saint-Jean d'Acre compte 12,000 habitants, parmi lesquels les chrétiens figurent pour un chiffre de 3,000.

En sortant de l'ancienne Ptolémaïs, après avoir franchi son unique porte située à l'est, on tombe dans la plaine de Saint-Jean d'Acre, à l'endroit où campèrent les troupes de Guy de Lusignan, et 600 ans plus tard celles de Napoléon I^{er}. Ici la plaine devient plus fertile; on y découvre des plantations de blé, de tabac et de coton. Au reste, ce fut alors seulement que nous pûmes nous rendre un compte exact de la nature du sol et de ses différents produits; car depuis Caïffa jusqu'à Saint-Jean d'Acre, nous avons suivi la grève nous tenant constamment au bord du flot, par conséquent, un peu au-dessous du niveau de la plaine qui est en outre bordée de dunes de sable amoncelées par le vent d'ouest.

Nous marchions au milieu de champs dépourvus de haies et de clôtures et très superficiellement cultivés. Le chemin était facile et bien tracé; nous étions heureux de remettre les pieds sur un terrain solide après un parcours de quatre lieues dans le sable mouvant de la Méditerranée.

Comme cette mer n'a pas de flux et que son niveau ne s'élève que lors des grandes tempêtes, les plages ne sont battues par la vague qu'à de rares intervalles; les chameaux, faits pour le désert, y marchent facilement, grâce à leurs pieds en spatule et non cornés, mais les chevaux y enfoncent à chaque pas et sont bientôt hors d'haleine, surtout si on les presse. Nos montures semblaient reprendre vie sur ce sol résistant, et nous reposions nos regards fatigués en les laissant errer sur cette terre où repa-raissaient la fraîcheur et la verdure.

Ce pays est pourtant loin encore d'annoncer la richesse et la félicité; tout y est réduit en poussière; mais cette poussière cache tant de souvenirs; elle a été foulée par les pas de tant de héros qui nous sont chers! Ces hommes aux convictions profondes, au cœur ardent, à la poitrine de fer qui furent nos aïeux et qui s'appellent les Croisés, ont tant de fois affronté la mort dans ces champs maintenant déserts; ils sont repartis, emportant de là tant de lumières et d'éléments de civilisation dont nous avons profité; on rencontre si souvent les traces de leur passage et les débris de leurs travaux, que ce pays est un peu le nôtre!

Oui, il appartient à l'Europe, il appartient aux peuples chrétiens par plusieurs côtés. Et pourtant l'Europe chrétienne et civilisée ferme les yeux sur les souffrances d'un peuple susceptible peut-être d'être relevé; les grandes nations qui la composent, plus jalouses les unes des autres qu'attachées au culte qui fit leur puissance et leur gloire, laissent dans les ténèbres et l'oubli la terre d'où jaillit l'étincelle qui civilisa le monde.

A une demi lieue de Saint-Jean d'Acre, on rencontre un aqueduc fort important qui amène à la ville les eaux potables nécessaires aux besoins de la population. Il est

l'ouvrage des Croisés. Que de travaux n'ont pas laissé nos ancêtres dans ces contrées où l'on prétend parfois qu'ils n'allaient que poussés par un enthousiasme religieux aveugle, mêlé d'ignorance, d'extravagance et d'irréflexion. Les Croisés ont semé de leurs œuvres grandioses et artistiques les contrées orientales ; leur action n'a pas été moins puissante que celles des Romains dans les pays qu'ils ont occupés. C'est toute une civilisation à peine disparue après tant de siècles et de désastres et dont on retrouve à chaque instant d'ineffaçables vestiges.

Çà et là, la plaine offre l'aspect d'une terre féconde et bien cultivée. Des villas dignes de celles qui ornent les côtes d'Italie se cachent dans les bosquets qui bordent la route. Plus loin nous aperçûmes des massifs d'arbres renfermés dans un vaste enclos ; mille parfums remplissaient l'air et arrivaient jusqu'à nous. Nous reconnûmes bientôt un bois d'orangers moins élevés et moins beaux que ceux de Jaffa, mais d'une belle végétation pourtant, et chargés de fruits déjà mûrs. La vue des arbres cause toujours une véritable satisfaction dans ces contrées généralement dénudées où la propriété n'est protégée par aucune loi efficace, où les plantes, les arbres les plus vulgaires manquent parfois. Le sol n'est souvent couvert que de buissons chétifs ravagés avant l'âge ; d'ordinaire chaque habitant doit défendre lui-même sa récolte, ses oliviers, ses mûriers, nuit et jour et le fusil à la main, au moins dans certains endroits.

Le sentier battu que nous suivions se rapprochait insensiblement du rivage de la mer ; les collines qui formaient le premier plan à l'horizon devant nous et à droite grandissaient lentement à mesure que nous nous approchions de leurs bases et nous cachaient les cîmes plus élevées et plus lointaines. A la nuit tombante, nous arrivâmes

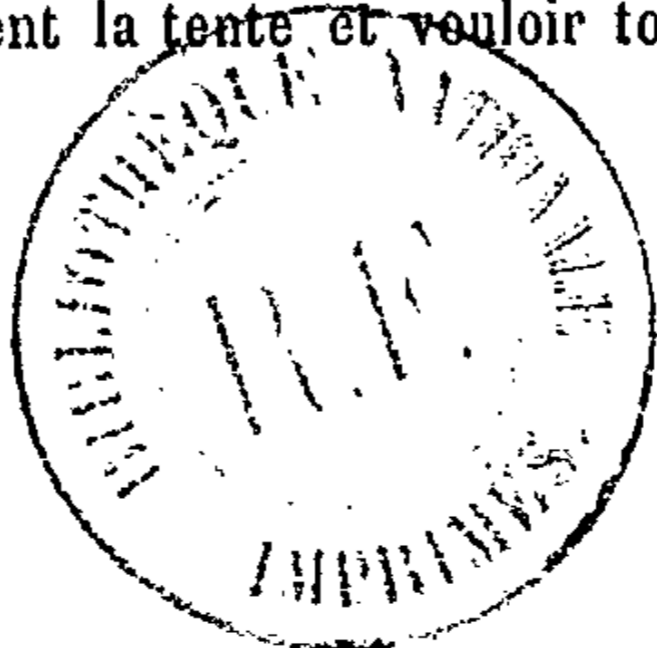
à El-Jib ou El-Zib (1), village situé au bord de la Méditerranée dans un endroit agréable et fertile et où nous devions passer la nuit. De beaux palmiers croissent au nord, à deux pas de la grève et couvrent de leurs larges couronnes les habitations et les jardins.

En arrivant, nous trouvâmes nos tentes toutes dressées (2). Il en est habituellement ainsi quand on voyage en caravane nombreuse, le drogman fait transporter en avant et par des chemins plus directs le matériel de campement et les bagages, et d'ordinaire, en descendant de cheval, on trouve tout préparé, sa tente, son gîte et même le repas du soir.

(1) El-Zib est l'ancienne Achzib, appelée par les Grecs, Ecdippa. C'est là que Phazaël et le grand prêtre Hircan furent arrêtés par les Parthes. Le bord de la mer est jonché de débris qui indiquent la place d'une grande cité.

(2) Les tentes sont circulaires ou plutôt de forme octogone et imitent le pavillon chinois. Le sommet atteint une hauteur de 3 à 4 mètres et le bord du périmètre une hauteur de près de 2 mètres; on peut donc très facilement y marcher et se tenir debout. Chaque tente peut avoir 4 mètres de diamètre et contient ordinairement 4 lits de fer fort légers, hauts de 40 centimètres, garnis chacun d'un matelas peu épais, d'une paire de draps blancs et d'une couverture. On improvise une salle à manger en réunissant plusieurs tentes. On a pour table une traverse large de 1 mètre posée sur des tréteaux et pour sièges des pliants. Le repas du soir se compose toujours d'aliments chauds; rien ne manque ni la nappe ni les serviettes.

En somme donc, la vie en caravane est assez agréable pourvu qu'elle ne soit pas trop prolongée. Les plus grands ennuis qu'on y éprouve ordinairement viennent des émanations du sol et des odeurs fortes des plantes orientales qui dépassent quelquefois la hauteur du lit; du bruit que font les chevaux, les mulets avec leurs sonnettes, les moukres qui ne semblent jamais dormir, ou bien de la peur des voleurs et des scorpions, deux genres d'ennemis pourtant assez rares et dont je n'ai jamais vu un seul; enfin du vent qui paraît quelquefois entrer dans une véritable rage contre les toiles et les cotonnades qui composent la tente et vouloir tout arracher.



Le jour que nous campions à El-Jib, le vent soufflait avec une violence qui n'avait fait que s'accroître à l'approche de la nuit. Nos tentes étaient établies à environ 50 mètres du bord. Quelques rochers élevés d'environ deux à trois mètres de hauteur mettaient seuls obstacle au choc des lames qui mugissaient ou hurlaient en se brisant et en s'engouffrant dans les cavernes creusées depuis des milliers d'années peut-être. Le spectacle était admirable. Malgré un peu de fatigue, je me rendis au bord de la mer, et je restai longtemps à contempler cette nature éclatante jusque dans son sommeil, cette mer souriante jusque dans la colère.

Les vagues accouraient avec une opiniâtreté et une rapidité effrayantes. D'instant en instant, elles paraissaient grandir comme si elles eussent voulu franchir leur barrière et venir renverser nos tentes. Mais elles étaient arrivées à une hauteur qu'elles ne dépassent pour ainsi dire jamais, et obéissantes à la voix qui a dit : *Usque hùc venies*, elles brisaient une à une leur orgueil et leur rage contre les roches ébranlées. Blanchâtres et transparentes à la fois, aussi puissantes et plus serrées que les vagues de l'Océan, pareilles à des rangées de coursiers, elles se ruaient contre l'obstacle avec une régularité singulière et rebondissaient en écume argentée, tandis que le vent rejetait en arrière leur crinière étincelante, comme dit Lamartine.

La tempête continua toute la nuit ; les légers poteaux étaient ébranlés ; la tente oscillait ; le vent pénétrait entre les pans agités. Le bruit des vagues était sourd, cadencé et continu. Vingt fois au moins réveillé par ce tumulte de l'atmosphère et des flots, je crus que j'allais voir le léger abri s'abattre sur moi ; mais la chute m'en paraissait peu dangereuse ; d'ailleurs les cordes tinrent

bon, les piquets aussi; j'eus plusieurs heures de bon sommeil et finalement le jour arriva et vint nous montrer nos tentes toujours debout, la mer toujours courroucée et le ciel toujours radieux. Je profitai d'un quart d'heure de loisir pour jeter un dernier coup d'œil à ce tableau que je ne pouvais me lasser d'admirer; je suivis quelque temps la falaise qui me parut fort curieuse et presque entièrement formée de débris de poteries et de pierres travaillées; mais déjà tout le monde était à cheval. Je rejoignis mes compagnons et nous reprîmes notre chemin le long de la côte.

TYR.

In nihilum redigam te, et non eris, et requisita non invenieris....

EZECH. C. XXVI.

Τύρος δ'έστιν ὄλη νῆσος, συνηπται δὲ κώματι πρὸς τὴν ἤπειρον, ὃ κατεσκεύασε πολιορκῶν Ἀλέξανδρος.

ΣΤΡΑΒ.

El-Jib n'est qu'à une faible distance de la montagne de Sâron que l'on peut considérer comme la limite naturelle de la plaine de Saint-Jean d'Acre. Le rameau auquel cette hauteur appartient s'abaisse par degrés et s'avance jusque dans la mer, où il forme le cap Ras-el-Nakourah, que l'on aperçoit du Carmel.

A cet endroit, en deçà de la montagne et à droite, la plaine (est-ce illusion ou réalité?) semble se creuser et devenir une vallée assez profonde dont le niveau serait au-dessous du niveau de la Méditerranée. Le 15 avril on eût même dit que les vagues, poussées par les rafales de la nuit au-delà de leurs limites accoutumées, avaient dépassé le sommet de la falaise pour se déverser dans la vallée et y former un amas d'eau salée. D'ailleurs, les arbres qui peuplaient cet espace fertile ne permettaient

pas de bien apprécier la déclivité du terrain, mais leurs groupes épars s'abaissaient à mesure qu'ils s'éloignaient à l'horizon et faisaient croire que le sol caché par leur feuillage s'inclinait d'une manière insensible.

Nous étions enfin au pied de cette barrière naturelle si bien faite pour servir de frontière, appelée jusqu'au temps des Croisés *Echelle des Tyriens* et qui porte aujourd'hui le nom de cap Ras-el-Nakourah.

A sa base et tout près de la mer, on remarque des excavations régulières taillées dans le rocher du rivage et si près des vagues qu'elles doivent être remplies par le flot dans les jours de grandes tempêtes. On dirait un travail humain tant il y a de symétrie dans les lignes qui forment le contour de ces bassins aux vastes proportions; on n'ose pourtant se prononcer, et l'on pourrait soutenir que ces excavations ne sont que le résultat de l'action des lames sur une roche qui présente pour ainsi dire des divisions naturelles et se détache par blocs plus ou moins considérables.

On franchit le cap sans grandes difficultés et en passant à une assez faible élévation. La pierre est grise et le sol aride; la courbe est assez allongée pour qu'il faille mettre quelque temps à doubler ce premier promontoire.

A peine l'a-t-on dépassé qu'on aperçoit à plusieurs lieues de distance le cap Ras-el-Abiad ou cap *Blanc*, que quelques auteurs ont confondu avec l'Echelle de Tyr. Il doit sa dénomination à la couleur et à l'éclat de la roche dont il est formé et porte son nom aussi dignement qu'autrefois. Blanc comme le marbre et perpétuellement battu par les vagues au milieu desquelles il s'avance pareil à la proue d'un immense navire, il se projette à l'horizon et se détache avec une netteté remarquable entre la mer où il se mire et le manteau d'herbes couleur de

bure, qui s'étend sur sa cime et sur les collines dont il est le dernier échelon.

Toute cette partie du littoral et, en général, la côte sur laquelle on chemine à partir d'El-Jib, est loin de ressembler à la plage de Saint-Jean d'Acre. Plus capricieuse, plus variée, tantôt elle présente des amas de galets incessamment roulés par la vague infatigable et dont le bruit imite celui des cailloux broyés par la roue d'un char ; tantôt elle est bordée de rochers dentelés, ébréchés et glissants, au milieu desquels les chevaux arabes, malgré leur agilité, hésitent ou trébuchent à chaque pas. Ici, le sentier domine la mer, plus loin il revient se perdre et mourir sur le sable récemment aplani par les lames, ou bien il s'éloigne et coupe une plaine semée de bosquets et d'arbustes.

Cette nature, ainsi que je l'ai dit, a toujours un cachet de tristesse ; mais on ne se lasse point de l'admirer. Par endroits, l'eau est si limpide et si profonde qu'on distingue au pied de la falaise tout un chaos de rochers brisés et accumulés, au milieu desquels de grandes tortues flottent avec indolence à plusieurs mètres de profondeur. Ailleurs, les vagues se sont creusé sous les assises de calcaire régulièrement stratifiées, qui forment le rivage, des cavernes plus ou moins étendues, dans lesquelles elles se précipitent et se brisent en grondant (1). Leurs continuelles

(1) Les rochers de la côte de Phénicie présentent l'aspect de roches stratifiées par couches d'épaisseur sensiblement égale et séparées par des fissures horizontales, parallèles et très apparentes. Ils ont la plus grande analogie avec les rochers des montagnes de la Palestine et du Liban et appartiennent sans doute au terrain secondaire désigné sous le nom de *crétacé*, que l'on retrouve en Asie Mineure et, aussi en Egypte, où il a été employé à la construction des Pyramides. C'est encore lui qui a fourni les grandes pierres des monuments de Balbek. M. le baron de Taylor prétend

attaques ont miné la roche qui reçoit leur choc et l'ont découpée de mille façons aussi bizarres que gracieuses. Quelquefois même, la voûte sous laquelle elles s'agitent s'est percée de plusieurs ouvertures d'un faible diamètre, capables de leur livrer un étroit passage. Aussi, quand le vent les pousse violemment vers la côte, on les voit se presser, s'accumuler et rejaillir en jets d'inégale hauteur, à travers la couche de pierre qui les recouvre et les arrête. Alors, par intervalle, le bas de la falaise vous paraît ainsi tout orné de geysers d'un nouveau genre, qui meurent et renaissent à chaque instant et dont la poussière étincelante, sous le soleil ardent, se colore de tous les reflets de l'arc-en-ciel.

Les débris des cités dont cette côte était semée se montrent çà et là plus nombreux et plus imposants. C'est ainsi que, entre le cap Blanc et le cap Ras-el-Nakourah, on rencontre des fragments de mosaïques qui indiquent l'emplacement d'une ville dont rien n'est resté debout. Dans ces parages existait une autre ville appelée Sida.

Avant d'arriver au cap Blanc, on passe à cet endroit que les auteurs appellent *Alexandroschène*, *Scanderium*, *Skanderouna* et *Tente d'Alexandre*, où la tradition raconte qu'aurait campé le roi de Macédoine.

Cependant, nous approchions du cap Blanc ; déjà nous étions au pied du promontoire. Son profil hardi perdait de sa netteté, mais grandissait et prenait des proportions majestueuses, pareil à une montagne prête à s'avancer dans la mer. Le rocher dont se compose la base est blanc

cependant que les assises des *Murailles Cyclopéennes* sont en granit et qu'elles ont été extraites de carrières situées au-dessous de la ville. Mais je n'ai jamais vu de carrières au-dessous de la ville de Balbek et je n'ai jamais entendu dire qu'il en existât. D'un autre côté, les géologues ne signalent à Héliopolis la présence d'aucune roche granitique.

jusqu'à la moitié de la colline, c'est-à-dire jusqu'à une hauteur d'environ 60 mètres ; il est presque perpendiculaire, ou s'il s'incline, c'est plutôt du côté de la mer, au-dessus de laquelle il forme une corniche sans tache, vierge de toute végétation, comme si les lames venaient par intervalle la baigner en bondissant jusqu'à elle. La bruyère épineuse des montagnes de la Syrie, moins brune et plus grise que celle de nos landes bretonnes, couvre le sommet et étend ses nattes desséchées jusque sur les monts voisins.

Le sentier, par lequel on affronte ce passage difficile, est étroit, abrupt et taillé dans le roc en forme d'escalier. Les plus braves étaient obligés de marcher les yeux fixés à terre pour éviter les mauvais pas. Presque avant de nous en être aperçus nous avons gravi la moitié de ce rempart incliné bâti par la nature. La pierre jaune et glissante résonnait sous le fer des chevaux qui cheminaient lentement regardant d'un œil impassible l'abîme ouvert à côté d'eux ; un faible rempart, d'un pied de hauteur, bordait le chemin et nous garantissait seul du côté de la mer qui ondulait majestueuse, transparente et profonde, à deux cents pieds du point où nous étions placés. Vues de cette hauteur, les vagues ne se dessinaient plus nettement ; elles arrivaient lentes, mais irrésistibles, et s'engouffraient avec un mugissement sourd et prolongé dans les grottes qu'elles se sont creusées à la base du cap, puis reculaient en se balançant avec indolence sur ce fond qui ne leur offrait aucun obstacle. Nous sentions que nous surplombions l'abîme et ce n'était pas sans quelque frayeur que nous jetions un regard avide et étonné pour sonder la profondeur du gouffre et la limpidité des flots.

Ce n'est pas à cheval qu'il faudrait monter les escaliers du cap Blanc ; ce n'est pas en courant qu'il faudrait

traverser ce sommet escarpé et solitaire ; c'est à pied et dans un jour de loisir que l'on devrait gagner ce point élevé, aller s'asseoir sur cette rampe hardie que l'on croit avoir été taillée par Alexandre, et de là, comme d'un observatoire magnifique contempler à droite et à gauche, explorer les profondeurs de l'horizon et compter les sinuosités de cette côte toute parsemée de merveilles et de ruines, toute retentissante de la voix des souvenirs !

Au nord, on découvre la plaine de la Phénicie tout entière, entrecoupée par les sables de Tyr ; on voit se développer l'isthme d'Alexandre qui relie Sour au continent ; puis, en deçà, la plaine cultivée qui forme un arc embrassant la plage et la mer. Au sud, par delà les rochers et les collines, à droite du cap Ras-el-Nakourah qui cache Saint-Jean d'Acre, on reconnaît le Carmel perdu dans un voile transparent et léger, et qui, comme le cap Blanc, forme un môle superbe et inébranlable au sein de la mer.

Au sommet du Ras-el-Abiad, élevé de près de 100 mètres au-dessus de la corniche, on remarque une belle tour appelée Kan-el-Hamra. Dans le voisinage et à gauche existe une colonne où M. Renan a trouvé des sphynx à coiffure égyptienne et un gnomon qui sont actuellement conservés au Louvre.

Nous eûmes à peine le temps de jouir de ce coup-d'œil incomparable. La liberté est loin d'être complète quand on voyage en caravane ; d'ailleurs, nous devions camper à Tyr et l'étape était longue.

Le cap Blanc est à peu près la dernière de ces barrières naturelles et gigantesques que l'on rencontre sur le parcours du Carmel à Beyrouth. Après l'avoir dépassé, on tombe dans une plaine assez semblable à celle qui se prolonge de l'autre côté vers Saint-Jean d'Acre. Le rameau dont le cap Ras-el-Abiad forme la pointe, va se relier

presque perpendiculairement à la chaîne qui lui donne naissance. Celle-ci s'éloigne alors du littoral, se dirige en s'élevant toujours, vers le nord et vers les grandes montagnes du Liban, qui déjà prennent un aspect sévère et grandiose.

La plaine est eultivée ; de petits sentiers la traversent dans plusieurs directions, mais principalement dans le sens de la longueur. La voie principale ou chemin des caravanes se termine à un massif d'arbres qui apparaissent comme une oasis, au milieu des champs uniformes et privés de toute clôture. La campagne est déserte, la route, facile, mais monotone ; la chaîne de collines qui borne l'horizon au levant, est sans arêtes, sans verdure ; elle est terne comme les bruyères de la Bretagne, après que les chaleurs de l'été ont brûlé ses humbles fleurs. Rien ne distrait la vue, si ce n'est ce bouquet d'arbres situé à 4 ou 5 kilomètres, à travers lequel on croit apercevoir des murailles informes et de pauvres habitations.

Ce sont bien en effet des murailles. A peine a-t-on dépassé le massif solitaire et quelques talus sans doute fort anciens, que l'on découvre au milieu de modestes jardins et cachés sous des festons de plantes grimpantes, les débris d'un aqueduc recouvert d'incrustations calcaires, puis des murailles peu élevées et d'une grande épaisseur. Ce sont les *puits de Salomon* ou *réservoirs de Tyr* appelés aujourd'hui **Ras-el-Aïn** ; l'aqueduc est celui qui conduisait les eaux à l'ancienne capitale de la Phénicie.

Les réservoirs sont au nombre de quatre ; leurs murailles ont environ cinq mètres de hauteur et sont assez larges pour qu'on y puisse circuler comme sur un mur de fortification ; la profondeur est, dit-on, de 56 mètres ; la source est si puissante que l'eau bouillonne constamment au milieu des bassins, dont chacun a à peu près la forme d'un carré de 7 à 8 mètres de côté.

L'eau jaillissante se déverse constamment et à flots par des canaux ou de petits aqueducs qui la transportent jusqu'à une distance d'une vingtaine de mètres. Là, elle s'engouffre dans deux ou trois espèces d'entonnoirs de cinq à six pieds de circonférence et va tomber sur les roues de plusieurs moulins qu'elle met en mouvement. C'est là que les habitants de Sour et de la plaine font moudre leurs maigres céréales. Après quoi l'eau ainsi répandue s'enfuit vers la mer qui vient battre le rivage à quelques centaines de pas (1).

(1) Guillaume de Tyr donne de la Phénicie et principalement du Ras-el-Aïn une description brillante et détaillée dont nous citons volontiers quelques lignes :

« In hac eadem (regione) fontes sunt plurimi, qui perspicuas et salubres
» emanant aquas ; et gratâ temperie contra immoderatos æstus præstant
» refrigerium. Inter quos præstantissimus et famæ titulis celeberrimus
» de quo etiam et Salomon in canticis cecinisse dicitur :

» *Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano.*
» Hic licet in humiliore totius regionis parte, fluentorum suorum habeat
» originem et non ex montibus, sicut alii plerumque fontes, sed ex ipsis
» abyssi cataractis scaturire videatur ; tamen curâ et manu artifice in superas
» elatus auras, totam circumquaque regionem affluentes irrigat et suæ visita-
» tionis beneficio ad usus multiplices reddit fecundam. »

Ainsi, d'après le savant historien des Croisades, il existait de son temps une tradition suivant laquelle les réservoirs appelés aujourd'hui Ras-el-Aïn n'auraient été autre chose que le *Fons hortorum* et le *Puteus aquarum viventium* dont il est parlé au *Cantique des Cantiques*. La même tradition subsiste aujourd'hui, puisque l'on dit encore les Puits de Salomon : tradition et dénomination qui s'expliquent d'autant mieux que l'on soutient, non sans vraisemblance, que ces bassins furent construits par Salomon pendant le règne d'Hiram et pour récompenser celui-ci du don qu'il avait fait au roi des Hébreux, des cèdres qui furent employés à la construction du temple. Le fait est que ces bassins ont bien quelque analogie avec les Vasques de Salomon situés à deux ou trois lieues de Jérusalem, du côté de Bethléem, mais ils sont moins considérables. Quelques voyageurs rejettent cette opinion en se fondant sur ce qu'il existe une contradiction entre les expressions

Faire mouvoir deux moulins à eau de paysans arabes, voilà toute la destination, tout l'emploi des eaux qui alimentaient autrefois la puissante ville de Tyr, ses bains, ses aqueducs, ses vastes bassins, qui donnaient à boire à ses innombrables habitants. Les plantes parasites viennent tremper leurs racines dans cette eau vive et limpide qui fuit sans regret, comme sans précipitation et sans murmure. Nul ne dirige son cours ; les meuniers insoucians et paresseux la prodiguent un instant, puis la laissent aller se perdre dans le sable et les flots de la Méditerranée au lieu de l'utiliser à rafraîchir les champs altérés et poudreux. Elle coule ainsi depuis des milliers d'années aussi abondante et aussi limpide qu'autrefois. Image du temps et de la vie, elle passe sur ces ruines et sur ces plantes éphémères aussi transparente qu'au temps où elle allait arroser les dalles des palais des tyrans ou le parvis du temple de Melkarth.

Quelques auteurs prétendent que l'ancienne Tyr, *Palæ-Tyros*, était située à cet endroit même ou du moins qu'elle s'étendait jusque-là. Cette opinion n'est pas généralement partagée ; il est vraisemblable qu'elle se trouvait dans la direction de l'isthme d'Alexandre et de *Tyr-Insula*. Ce qui le ferait croire, c'est que l'aqueduc dont j'ai parlé se prolonge au nord pour se briser et se diriger ensuite à angle droit vers la seconde Tyr dont les réservoirs sont éloignés de plus de 4 kilomètres.

Le sentier des caravanes, après avoir traversé des jardins qui avoisinent les puits de Salomon et des champs bordés

quæ fluunt de Libano, et la situation des sources qui jaillissent au milieu de la plaine. La contradiction n'est qu'apparente. Tout le monde sait en effet que les sources jaillissantes ne proviennent que de réservoirs naturels situés entre des couches imperméables à une hauteur supérieure à celles du point où elles émergent à la surface du sol.

de plantes, hautes comme des arbres et appartenant à la famille des Ricins, le sentier des caravanes, dis-je, ne tarde pas à s'infléchir à gauche et à se rapprocher de la mer ; mais avant d'y arriver, il passe dans des champs où l'on reconnaît des fragments de marbre et de pierre de toutes sortes, presque réduits en poussière et mêlés à la poussière du sol. La terre végétale en est pour ainsi dire formée uniquement ; chaque année la charrue soulève ces débris et ouvre un pauvre sillon à travers cette couche de terre composée sans doute de la cendre des palais, des temples et des tombeaux ; un blé languissant croît et se dessèche avant l'époque de la maturité, dans ces plaines arides.

« Est-ce là l'emplacement de Tyr ? » demandez-vous au guide. « Peut-être, vous répond-il, car Tyr était très étendue, mais on ne sait pas bien où elle était située... »

Et en effet, l'ancienne Tyr qui, d'après Pline le Naturaliste, avait dix-huit milles de tour, et dont la puissance et la splendeur excitèrent l'admiration de toutes les villes contemporaines, Tyr a si complètement disparu que nul n'en sait plus retrouver la place. Parcourez ces champs solitaires, vous marcherez pendant quelques centaines de mètres au milieu des débris de monuments réduits en poudre, puis, plus rien. A quelque distance, vous les retrouvez encore pour les voir de nouveau disparaître et se confondre avec le sable de la mer ou avec l'humus des campagnes cultivées. Mystère insondable ! énigme sur laquelle le temps accumule des voiles ! Nul ne sait au juste où était assise cette immense cité ; les savants et les rêveurs restent le front courbé sur cette poussière de marbre et de granit sans en pouvoir faire jaillir la vérité. C'est qu'il faut bien que les prophéties s'accomplissent ; or, voici les paroles d'Ezéchiel : « Le Seigneur a dit : Je ferai de toi une pierre

» polie, propre à sécher les filets, et tu ne seras plus
» rebâtie.... Tu disparaîtras, on te cherchera et on
» ne te trouvera plus jamais. » (C. xxvi.)

Etrange destinée ! étrange région ! faites pour frapper d'étonnement et pour exciter la curiosité, sans la satisfaire, et pourtant d'où il sort une lumière éclatante qui proclame l'intervention d'une main divine dans les événements de la terre ! Toute cette côte, semée de ruines et de monuments détruits, porte l'empreinte des châtiments de Dieu, prédits par ses prophètes.

Nous avons enfin regagné le bord de la Méditerranée ; la plage prenait un aspect moins solitaire. A côté de nous passaient des personnages riches, de Sour ou des villages voisins, montés sur leurs petits chevaux arabes infatigables et ardents. Nos montures enfonçaient dans le sable jusqu'au dessus de la cheville, et dans le nombre plusieurs menaçaient de ne pouvoir continuer la route. Nous rencontrions des caravanes assez nombreuses et de longues files de chameaux marchant sur le sable mouvant avec autant de facilité et du même pas automatique que sur la terre ferme.

Le vent soufflait toujours ; cependant son intensité et la violence des vagues semblaient avoir un peu diminué depuis la veille. Nous apercevions alors distinctement la petite ville de Sour (en hébreu, *Sor*), couronnée de végétation et bâtie tout entière dans l'îlot relié à la terre ferme par l'isthme d'Alexandre, à la place où s'élevait la seconde Tyr, qui fut détruite par le roi de Macédoine.

Mais à peine a-t-on repris le sentier qui se dirige à travers les champs, vers l'entrée située au sud, que tout prend l'apparence désolée des ruines ou plutôt d'une terre dont les ruines mêmes ont presque disparu. Ce massif de verdure, que l'on croyait apercevoir, n'était guère qu'une illusion ; les arbres, qui semblaient nombreux et rapprochés, sont

dispersés et rares ; c'étaient l'éloignement et leur disposition en amphithéâtre qui les faisaient paraître plus grands et plus pressés. Les murailles sont basses et sans aspect. A gauche et sous vos pieds, le chemin est tracé au milieu de débris de toute sorte, comme dans la plaine, mais ici ces débris forment une couche de plusieurs mètres d'épaisseur. De tous côtés et sur une grande étendue, on aperçoit des excavations profondes dans le sol. Plus en avant et à gauche, voici un vaste cimetière, où mille tombes blanches se cachent dans le gazon. Enfin, au-delà du cimetière, dans la même direction, c'est la mer au milieu de laquelle l'œil découvre une ligne d'écume aussi blanche que les tombes, presque perpendiculaire au rivage, mais pourtant inclinée vers le midi. C'est l'indice de la jetée antique qui fermait le port du sud de la capitale de la Phénicie, appelé aussi port des Egyptiens.

Quand on arrive du cap Blanc, on pénètre dans la ville par une brèche ouverte dans le mur de l'ancienne cathédrale de Tyr, qui se confond avec le mur d'enceinte. Ce monument construit par saint Paulin, au commencement du IV^e siècle, mérita d'être appelé le plus beau temple de la Phénicie. Aujourd'hui, il est presque entièrement ruiné ; la voûte et une partie des murailles se sont écroulées depuis longtemps. D'antiques et superbes débris gisent sur le sol, au milieu des décombres et indiquent qu'elle devait être la splendeur de l'intérieur de l'édifice. On admire, entre autres objets, un chapiteau en marbre blanc, remarquable par son élégance et ses proportions (il doit avoir deux mètres de côté) ; quelques pas plus loin, une travée en granit rose, ou syénite d'Egypte, poli comme le marbre, et à moitié ensevelie sous la terre et le gazon. Djezzar pacha voulut enlever ces blocs, pour les employer à la construction de la mosquée de Saint-Jean d'Acre, mais il

ne put même pas les déplacer. Avant de faire partie de la cathédrale de Tyr, ils avaient sans doute figuré dans la construction des temples de Jupiter et d'Hercule qui furent, à ce que l'on croit, détruits par Constantin.

Sous ces pierres amoncelées, sous ces fûts de colonnes, ces marbres et ces granits précieux demeurent, dit-on, ensevelis les restes d'un génie, Origène, et ceux de deux héros, Frédéric Barberousse, qui se noya dans le Selef, et Conrad de Montferrat. Un jour, bientôt peut-être, on fouillera cette terre battue par les pas de tant de générations, qui recouvre tant de gloires et de grandeurs, et l'on verra apparaître mille merveilles et mille souvenirs. Les Allemands, dit-on, ont déjà fait de sérieuses tentatives.

J'aurais vivement désiré rester quelques instants au milieu de ces ruines ; je n'eus que le temps d'en faire le tour, sans descendre de cheval, et d'y jeter un rapide coup d'œil. Le jour était à son déclin ; l'étape avait été longue et fatigante ; la plupart des voyageurs avaient hâte de se reposer. Nous traversâmes la ville de Sour, sans y prêter une grande attention. La population est de 7 à 8,000 âmes. Toutes ces petites villes d'Orient se ressemblent ; des rues étroites et mal pavées au milieu desquelles s'étalent des peaux de chèvres ou de moutons, placées à dessein pour qu'elles soient foulées par les pieds des chevaux et subissent ainsi un commencement de tannage ; des passages couverts de nattes en lambeaux posées sur de misérables traverses ; quelques rues voûtées où l'on respire un air méphitique et que l'on décore du nom de bazars ; voilà le coup d'œil que vous offre Sour, comme la plupart de ces petits centres de population.

La première fois que l'on pénètre dans une de ces bourgades, toujours plus populeuses qu'elles ne paraissent, on surmonte facilement le dégoût qu'elles inspirent ; la curio-

sité est vivement piquée ; les étalages, les ateliers, les produits orientaux accumulés dans je ne sais quel désordre, tout est particulier et demande à être étudié avec soin, au moins une fois. Mais toutes ces villes ont tant de traits de ressemblance, depuis Naplouse à Jérusalem ou à Tripoli, qu'elles finissent par vous laisser indifférents ou vous devenir fastidieuses.

A Sour, au reste, comment voulez-vous vous intéresser à ces maisonnettes écrasées et privées de jour, à ces cabanes modernes bâties sur des amas de précieuses ruines ? Ce que vous cherchez, ce n'est pas la ville actuelle, ce n'est pas Sour, mais Tyr. Hélas ! vous ne la trouverez pas, vous savez qu'il n'en reste rien, mais vous la cherchez encore. Vous ne voyez point ce peuple dégénéré qui vous regarde d'un œil où se lisent l'apathie et je ne sais quelle timidité cruelle et jalouse ; vous ne pensez qu'à elle ; vous sentez que vous foulez ses cendres. Son souvenir remplit l'air que vous respirez. Ces êtres oisifs et languissants qui glissent ou rêvent le long des murailles ne vous semblent pas une génération vivante. Ce groupe d'habitations, avec la campagne qui l'entourne, ne vous apparaît plus que comme une cité, jadis fameuse, aujourd'hui déserte et hantée par des fantômes peu touchés de la gloire humaine.

Cependant nous avons traversé Sour et nous étions arrivés sur un petit terrain vague situé au bord de la mer, à l'extrémité de la presqu'île. C'était là que nous devions camper. Nos tentes déjà dressées et nos légers bagages déposés pêle-mêle nous attendaient depuis un instant. Des bandes d'enfants de 10 à 15 ans, insoucians, comme les enfants de tous les pays, jouaient bruyamment à deux pas de nous ou nous regardaient avec une curiosité mêlée d'effronterie.

La mer, comme à El-Jib, venait mourir à quelques

pas de notre campement. Le rivage me paraissait jonché de débris et de ruines. J'abandonnai mon cheval aux moukres ; je pris à peine le temps de chercher mes bagages et de les jeter sur mon lit, et je partis avec quelques-uns de mes compagnons de voyage, dans le dessein d'explorer la côte et de retourner à la jetée qui formait le Port du Sud, en suivant le bord du flot.

La falaise, haute de 4 à 5 mètres, ressemble beaucoup à celle que nous avons remarquée à Achzib. Depuis le haut jusqu'au bas elle est entièrement composée de décombres, amas confus et informes de morceaux de poteries de tous les âges, de fragments de marbre et de granit de toute nuance apportés de toutes les contrées, entassés confusément et formant, avec la poussière des cabanes et des palais détruits par le temps et par les hommes, une sorte de rempart compact et dentelé, que la mer désagrège et dévore lentement dans ses jours de colère. Comment exprimer les pensées qui s'emparent de l'âme à la vue de ce rivage étrange ? Cela ne se décrit point. Le premier sentiment que l'on éprouve, c'est de la stupéfaction. Puis on se courbe, on arrache avec la main et sans efforts quelques-uns de ces morceaux de vases ou de pierres qui remontent peut-être au temps d'Hiram ou de Pygmalion, puis on s'arrête, on recule, étonné. Tout se ressemble dans cette masse composée de tant d'éléments divers, dans ces gisements inépuisables d'un nouveau genre, véritables alluvions laissées là par le fleuve du temps, dunes colossales amoncelées par les tempêtes humaines et par les fléaux qui ravagent les races décrépites et les fauchent et les couchent à mesure sur le sol qui les a nourries.

A quelques pas de la falaise des colonnes brisées entassées sans ordre ou éparses le long du rivage forment

une sorte de digue rudimentaire et souvent interrompue contre laquelle se brisent les vagues qui arrivent de la pleine mer. Quelques-unes sont en porphyre et en marbre précieux. Arrachées des édifices dont elles firent partie, déplacées cent fois peut-être avant d'arriver jusque-là, tombées d'elles-mêmes dans les flots ou jetées où elles sont par les *Métoualis* (1) ignorants et destructeurs qui ont pris la place des anciens Phéniciens, elles dorment couchées et à demi ensevelies dans le sable, recouvertes de mousse verdâtre ou de coquillages vulgaires et parasites, qui s'attachent à leurs flancs noircis. Lugubre destinée ! Où sont les temples et les palais dont elles supportèrent le faite et la voûte ? Où sont les chapiteaux et les corniches qui reposaient sur elles, on couraient de l'une à l'autre en couronnant leurs sommets ? Peut-être firent-elles partie de ce superbe temple d'Héraclès (Hercule), dont parle Hérodote dans son voyage en Syrie.

Nous suivîmes le rivage en longeant le pied de la falaise au-dessus de laquelle se dresse le mur d'enceinte qui entoure la ville de Tyr. Les monceaux de décombres s'élevaient à mesure que nous avançons ; çà et là le travail du flot avait désagrégé le faible rempart et nous découvrons sur le sable des morceaux de verre et de marbre blanc roulés et polis comme les galets de la mer. Quels étaient l'âge et la provenance de ces fragments ? Combien de fois avaient-ils été jetés et rejetés comme de vils cailloux, avant de tomber sur cette plage déserte et nue ?

(1) Les Métoualis sont des musulmans de la secte d'Ali. Leur origine est à peu près la même que celle des Persans ; amenés dans ces parages, à la suite d'une invasion, ils y sont restés ; leur caractère est plus farouche que celui des autres populations mahométanes.

Nous trouvâmes aussi quelques-uns de ces coquillages (1) dont les anciens retiraient cette belle couleur que l'on appela la *pourpre de Tyr* chantée par les poètes et qui, comme la fabrication du verre, fut longtemps le secret de ces maîtres de la Méditerranée. On ne saurait dire à quel point on s'attache à ces mille riens qui r'appellent l'antiquité ; on leur porte une sorte de vénération. Nous prenions dans nos mains et nous considérions attentivement ces coquillages peu remarquables dans leur forme, mais qui servirent à teindre les manteaux des rois et les draperies des trônes.

Depuis un instant nous avons remonté sur le haut de la falaise toujours formée des mêmes débris ; nous étions arrivés à l'extrémité du mur d'enceinte qui la surmonte et la suit parallèlement à quelques pas du bord, mais sans se plier à ces capricieuses sinuosités. A ce point il se brise à angle droit et se dirige perpendiculairement vers l'est et vers la cathédrale de Tyr, avec les murailles de laquelle il se confond. Un vaste cimetière s'étend au nord et occupe presque tout l'espace compris entre le mur d'enceinte et la mer ou le Port des Egyptiens.

Quand nous fûmes arrivés à l'angle du mur d'enceinte, mes compagnons manifestèrent le désir de regagner le campement et retournèrent sur leurs pas. Je regrettais de me séparer d'eux, mais ma journée me paraissait inachevée ; je ne m'étais pas assez pénétré de la vue de

(1) C'est une coquille d'une forme assez élégante, de la grosseur d'une noix, que les naturalistes modernes désignent sous le nom de *Murex trunculus*. Beaucoup de voyageurs prétendent l'avoir vainement cherchée sur la côte de Tyr ; ils ajoutent qu'on ne sait plus en faire usage. Le fait n'est pas tout-à-fait exact : il paraît que les enfants s'en servent encore pour teindre des lambeaux d'étoffe dont ils font de petits drapeaux qu'ils portent à une fête de la contrée.

Tyr et du charme de ses ruines ; je continuai seul ma route en prenant un sentier tracé au pied du mur tapissé de lierre qui sépare la nouvelle Tyr du cimetière musulman. Arrivé à la cathédrale, je restai longtemps à contempler ces murs croulants, ébréchés et pleins de grandeur. Tout était désert autour des colonnes et des débris de syénite rose ; l'herbe croissait, touffue et affaissée sur elle-même autour des blocs de marbre et de granit. Le temple a conservé son aspect majestueux malgré les désastres qu'il a subis ; il faut remarquer qu'il avait cinq nefs et comptait 90 mètres de longueur.

Dans la plaine c'étaient le même silence et la même solitude. Je fis quelques pas sur la route par laquelle nous étions arrivés une heure auparavant. Je m'aventurai seul au milieu de ces terrains formés par les dépôts successifs des cendres et des débris de constructions des générations disparues. De trois ou quatre mètres en trois ou quatre mètres, le sol était creusé d'excavations dont la plupart avaient plus de 10 pieds de profondeur. Je descendis dans quelque-uns de ces puits ouverts, dit-on, par les habitants dans l'espoir d'y rencontrer un trésor caché, ou par des savants dans le but d'y découvrir des richesses archéologiques. Je ne vis rien que ce que j'avais vu au bord de la mer et dans la plaine : des débris de marbres, de poteries ou de granit travaillé, en un mot des ruines en poussière, des ruines dont les fragments n'étaient guère plus grands que la main d'un enfant. Je ne sais de quelles pensées et de quelles émotions j'étais pénétré ; j'étais absorbé par la vue de ce que j'avais sous les yeux et pourtant j'étais étonné encore de fouler avec autant d'indifférence les restes de cette capitale de la Phénicie, dont le nom et l'histoire tronquée me revenaient à la mémoire parmi mes souvenirs d'enfance. Je demurai immobile scrutant d'un

regard avide et découragé les parois de ces trous informes au fond desquels j'apercevais, non point la terre végétale, mais toujours des débris de pierres portant l'empreinte de la main des hommes. J'étais atterré et je me répétais comme si j'en eusse douté encore : « C'est donc bien là ce qui reste de l'antique fille de Sidon. »

Cependant l'heure s'avançait. Je songeai à me rapprocher du rivage pour de là regagner nos tentes. J'aperçus un sentier qui traversait le cimetière musulman, dans la direction de la mer. Je m'y engageai. L'herbe au milieu de laquelle il était tracé, était haute et épaisse, mais pas assez pour couvrir les tombes blanches disséminées par centaines au milieu du gazon. De nombreuses petites voies tortueuses serpentaient entrelacées, au milieu de ces champs de la mort établis sur les cendres des cités et des peuples anéantis et entassés dans ce lieu solitaire. Quelques femmes musulmanes drapées dans leurs longs manteaux blancs et entièrement voilées, revenaient de pleurer sur des tombes fraîchement fermées. Elles glissaient pareilles à des fantômes paisibles, et leurs silhouettes mélancoliques se dessinaient sur les murs tant de fois séculaires, tandis qu'elles retournaient à leurs demeures.

A l'extrémité du cimetière, tout au bord du rivage, une tente basse et misérable se détachait sur le ciel empourpré et s'agitait faiblement sous les coups du vent du soir. La brise m'apportait, parmi le bruit des vagues, comme un murmure discordant de voix humaines. Je m'approchai ; c'étaient des notes nasillardes et plaintives qui s'échappaient de la tente. Était-ce un chant ou une prière ? Je ne sais : mais je compris que ce faible abri renfermait une famille venue là pour passer la nuit sur la tombe d'un des siens. Ce n'était pas la première fois que je voyais ainsi prier et pleurer tout haut dans les cimetières musulmans ; mais

dans cette circonstance, la scène prenait un caractère tout particulier de mélancolie sereine; tout était en harmonie, le paysage, les éléments, les êtres animés, tout semblait s'être concerté pour former le tableau le plus tragique que l'on puisse rêver.

Du point où je me trouvais en effet, on découvrait à merveille, à droite, la ville de Sour, à gauche, le Port des Egyptiens, que l'on fermait autrefois, dit-on, par des chaînes, et enfin la jetée antique, qui protégea tant de vaisseaux et sur laquelle les vagues viennent se briser éternellement, sitôt que la mer s'ébranle. Dans les jours de tempête une ligne aussi blanche et aussi droite que celle du sillage d'un navire révèle au spectateur ses dimensions et sa forme; quand le flot s'endort, si l'on trouve une barque dans ce port maintenant désert, on peut aller suivre, à travers l'eau bleue et transparente, la trace de cet ouvrage prodigieux, fait pour braver les vagues et les siècles. La nuit dans les temps d'orage, elle devient phosphorescente et s'illumine soudain de merveilleuses clartés qui semblent avoir un langage et parler des flottes tyriennes, de leurs richesses et de leurs splendeurs.

Tandis que je considérais cet étrange spectacle, le soleil s'était couché radieux et enflammé. La mer, d'un bleu d'ardoise, se terminait à l'ouest par une courbe assez rapprochée et dessinée sur le ciel aussi nettement que si elle eût été tracée avec un compas. Le cap Blanc se voilait lentement et prenait des formes fantastiques. La base éclatante comme le marbre du Pentélique ressemblait à un môle gigantesque et gardait seule sa blancheur au milieu de la nature assombrie. Vers l'est et vers le nord, les grands sommets du Liban se détachaient sur l'azur du firmament et semblaient resplendir encore des derniers feux du jour, comme si leurs masses flottantes et diaphanes

eussent conservé quelque chose de la chaleur et de la lumière qui les avaient pénétrées. Quelques flocons de nuages pendaient à leurs cimes et paraissaient dormir au-dessus de la région où passaient les vents qui ne cessaient d'entretenir l'agitation de la mer. Tout prenait un aspect morne et calme à la fois; tout était grandiose, triste et radieux encore. La nature et le ciel avaient dans leur expression quelque chose de la joie que les peintres donnent au visage de l'ange exterminateur, quand il a exécuté les vengeances divines.

Mais déjà la nuit succédait au crépuscule; bon gré mal gré il fallait quitter ces lieux pleins d'un charme secret comme certaines tristesses mêlées d'une indéfinissable douceur. C'était du reste assez de fatigue et d'admiration pour un jour; je rejoignis la caravane au moment où l'on se mettait à table. Le dîner fut aussi prosaïque et dévoré avec autant d'appétit que si nous eussions pris notre repas en France, à l'hôtel de la Croix-Verte ou du Lion-d'Or. On parla de tout, un peu de Tyr et de ses ruines; quelques-uns trouvèrent qu'il n'y avait pas grand chose à voir à Tyr. On parla plus encore de son cheval, de la longueur de l'étape, de la fatigue. Je ne fus guère plus philosophe et guère plus admirateur de l'antiquité que bon nombre de mes commensaux. Le compagnon de l'âme a ses exigences et aussi ses droits. Il faut du reste se garder de l'oublier et de le trop négliger; il faut qu'il ait sa part, car s'il cesse d'être dispos, c'en est fait de la poésie, de la joie et de tous les agréments du voyage.

Le dîner fut bientôt terminé, et avec lui, les conversations et les adieux du soir. Une demi-heure après, chacun dormait du plus profond sommeil. Je ne tardai pas à en faire autant. Cependant avant de m'étendre sur mon lit chancelant et fragile, je ne pus m'empêcher de jeter un

regard d'adieu à ce port, à cette mer et à ces décombres ; et quand j'essayai de fermer les yeux, je sentis longtemps les émotions de la journée et les lambeaux de l'histoire de Tyr, qui flottaient dans ma mémoire, envahir mes pensées. Mon imagination se sentait à la fois bercée par le mugissement des flots qui avaient porté les vaisseaux phéniciens et qui venaient mourir à deux pas de ma couche, et par le murmure de ces réminiscences lointaines confuses et à demi effacées de l'histoire de Tyr. Je ne savais plus si ce qui m'absorbait tenait du rêve ou de la réalité. Par instant j'étais obligé de faire effort sur moi-même, pour me persuader que j'allais m'endormir au lieu où fleurit et mourut une des plus puissantes cités des premiers âges.

Tyr, colonie de Sidon, suivant quelques historiens, fut fondée par Agénor, 240 ans avant la construction du temple de Salomon. Hérodote raconte que quand il se rendit à Tyr, les prêtres d'Hercule, le Dieu préféré des Phéniciens, lui dirent que le temple d'Héraclès était aussi ancien que la ville elle-même, et que la ville avait 2,300 ans d'existence. L'ancienne Tyr (*Palæ Tyros*), était bâtie sur le continent ; elle fut assiégée et prise par Salmanassar. Nabuchodonosor l'attaqua à son tour. Ce fut alors que les habitants, retirés dans l'île, bâtirent la nouvelle Tyr (*Tyros Insula*). Le roi d'Assyrie, dit Guillaume de Tyr, commença cet isthme qui rejoint aujourd'hui l'île au continent (1).

Alexandre le Grand vint mettre le siège devant Tyr, irrité de ce qu'on l'avait empêché d'entrer dans le temple

(1) Ezéchiel avait prédit dans ces termes la ruine de Tyr : « Le Seigneur a dit : Voici que j'amènerai de l'aquilon contre Tyr Nabuchodonosor... , il fera contre toi une circonvallation ; il construira une terrasse... , il ravira tes richesses, pillera tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont tes délices et jettera au milieu des eaux et tes bois et ta poussière... Et je ferai de toi une pierre polie propre à sécher les filets. Et tu ne seras

de Melkarth (Héraclès) ; le siège dura sept mois. Le conquérant acheva l'isthme commencé par Nabuchodonosor, travail qu'il exécuta en accumulant dans le détroit les débris de *Palæ Tyros*. La vengeance du vainqueur fut horrible ; il fit passer 8,000 soldats au fil de l'épée et vendit 30,000 habitants comme esclaves.

Tyr se releva de ses ruines et joua encore un certain rôle dans la suite. Les Romains accordèrent à ses habitants le *droit de cité* (1). Ulpien, le grand jurisconsulte, était de Tyr, ainsi qu'il le dit lui-même.

plus rebâtie. Je ferai de toi un exemple terrible ; tu disparaîtras ; on te cherchera et on ne te trouvera plus jamais. »

C'est à la lettre qu'il faut prendre les paroles d'Ezéchiel, car c'est de l'ancienne Tyr, située sur le continent et existant seule alors, que le Prophète parlait, et *Palæ Tyros* n'a jamais été rebâtie.

L'accomplissement des prophéties n'est pas une des moindres preuves de l'authenticité et du caractère divin de la Bible. Quand on parcourt la Palestine et l'Assyrie, on rencontre à chaque pas des traces des événements annoncés dans l'Écriture. S'il n'y avait qu'un fait, les adversaires de la Bible auraient beau jeu, mais les faits sont innombrables. Aussi, ont-ils essayé de se tirer d'embarras par un autre moyen. « Les prophéties, ont-ils dit, ont été écrites après coup. » C'était à la fois un hommage rendu à la vérité des prophéties et l'assertion d'une chose impossible et absurde. Comment eût-on pu intercaler un seul verset dans la Bible ? Il y a un gardien fidèle et infatigable du texte. C'est le peuple juif qui s'attacha toujours avec la rage du désespoir à ce livre où sont renfermées ses prophéties et son histoire et même l'histoire de ses fautes et de ses hontes. Pour les séparer de la Bible, comme les miracles, il faudrait mutiler le livre et nier l'histoire elle-même, car ils y sont mêlés et font corps avec elle.

(1) Les principaux droits attachés à la qualité de citoyen romain étaient : Le *jus suffragii*, droit de vote dans les comices ; le *jus honorum*, droit de remplir des fonctions publiques ; le *jus connubii*, droit de contracter mariage suivant la loi romaine ; la *patria potestas*, droit de puissance paternelle ; le *jus commercii*, droit d'acquérir des biens par des procédés propres à la législation romaine, et le *factio testamenti*, droit de faire un testament et d'acquérir par testament.

Cette ville joua aussi un grand rôle pendant les premiers âges du Christianisme. Jésus-Christ, au reste, l'avait visitée, et l'on montre encore une pierre sur laquelle, suivant la tradition, il était assis, lorsqu'une femme du peuple, stupéfaite et touchée de son langage, s'écria : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! »

Ce n'est point une histoire de Tyr que nous prétendons retracer ici. L'histoire de ce pays, long de 50 lieues, large de 7 ou 8 au plus, qu'on appela la Phénicie et qui exerça une si grande influence sur le monde ancien, cette histoire est encore à faire. On n'a point dit ce qu'était ce peuple qui, bien avant tous les autres et mieux que les autres, connut à fond la Méditerranée, ses golfes, ses îles et ses rivages, qui couvrit de ses colonies les côtes de cette mer et une partie de celles de l'Océan Atlantique, et poussa ses explorations jusque dans la Baltique et jusque sur la côte occidentale africaine. On n'a point expliqué la richesse de ce peuple, on n'a point dit à quel degré de civilisation il était arrivé.

Suivant Lucain, les Phéniciens inventèrent l'écriture :

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

Il est aussi hors de doute qu'ils inventèrent le verre et la pourpre.

La splendeur et la richesse de Tyr étaient devenues légendaires dans l'antiquité; et qu'on ne dise pas que c'était là, de la part des historiens, un effet de leur imagination et une exagération puérile et naïve. Suivant Pline, cette ville avait plusieurs lieues d'étendue, ses navires remplissaient deux ports. A en juger par le témoignage d'Hérodote qui s'est montré d'une véracité aujourd'hui parfaitement reconnue, les temples devaient être d'une magnificence infinie.

Cet historien, lors de son passage à Tyr, vit en effet deux colonnes, l'une d'or, l'autre d'émeraude; celle-ci resplendissait d'un vif éclat jusque dans la nuit. Les prophètes ont tour à tour vanté la beauté de Tyr et sa splendeur; ils ont aussi prédit les châtiments qui viendraient fondre sur elle et la réduire en poudre. Dieu sait si l'état actuel de la vieille cité n'est pas la preuve vivante de l'accomplissement des paroles prophétiques!

Le lendemain matin, nous quittâmes Tyr en sortant par l'unique porte située à l'est; là encore nous suivîmes le rivage en cheminant sur le sable. Bientôt Sour se dessina derrière nous, blanche et presque joyeuse, faisant saillie sur la mer. Quand nous fûmes à un kilomètre environ de la ville, nous vîmes encore une longue ligne blanche et droite apparaître au milieu des vagues. C'était la jetée qui formait le Port du Nord ou second port de Tyr. Plus étendue que celle du Port des Egyptiens, elle s'avance plus directement vers la pleine mer et reste moins parallèle au rivage; comme la première elle se cache sous les flots et sa direction et sa forme ne sont révélées que par la ligne d'écume qui ondoie au-dessus d'elle. Voilà tout ce qu'il reste de ces deux ports qui abritèrent tant de vaisseaux; sur cette eau bleue qui les remplit encore, vous chercheriez en vain une embarcation importante ou une grande voile. L'un et l'autre ont été remplacés par une sorte de petit bassin dissimulé derrière le mur d'enceinte de Sour et où dorment engourdies deux ou trois barques mal entretenues appartenant à des pilotes ou à des pêcheurs.

Quand on s'éloigne de Tyr en suivant la côte, on continue de l'apercevoir longtemps. Plus la distance entre elle et vous grandit, plus vous la distinguez nettement et plus vous la trouvez belle. Vous vous détournez cent fois pour la revoir et l'admirer. Vous restez surtout les yeux fixés

sur ce ruban d'écume qui brille au soleil et depuis des milliers d'années parle aux navigateurs de la puissance des Phéniciens et de la fragilité des gloires humaines.

C'est toujours en suivant le rivage qu'on chemine dans la direction de Saïda. On n'a pas encore perdu de vue Tyr et ses plaines blanches qu'on voit la falaise se redresser tout à coup et se border de rochers qui forment un rempart à quelque distance de la mer et bien en-deçà de la ligne des grandes montagnes. C'est au pied de cette petite chaîne de hauteurs que le Litany ou ancien *Léontès* vient se jeter dans la mer, après avoir parcouru une grande partie de la plaine qui sépare les deux Libans. C'est un des plus importants cours d'eau qui arrosent cette plaine altérée. On l'appelle fleuve, ainsi que plusieurs de ces torrents qui descendent des montagnes voisines, mais on hésite à donner ce nom à des ruisseaux qui, dès le mois d'avril, semblent avoir peine à se traîner jusqu'à la Méditerranée et qui laissent dans le sable et dans la terre brûlante la plus grande partie des eaux que leur versent les grands sommets au moment de la fonte des neiges.

Le Léontès, d'ailleurs, a eu des destinées glorieuses, et tout humble qu'il est, il mérite qu'on le regarde et qu'on le vénère. Il prend sa source à quelque distance de la merveilleuse Balbek et ne s'aventure à travers la vallée immense qu'après avoir baigné de son eau limpide les blocs étonnants et les marbres brisés qui ont roulé dans son lit étroit et cherchent vainement à lui barrer la route. Enfin, après avoir traversé la longue et profonde vallée, toute peuplée d'aunes au feuillage touffu, qui se creuse et s'allonge entre le Liban et l'Anti-Liban, il se brise presque à angle droit et se dirige de l'est à l'ouest, avant de mêler son eau claire à l'eau salée et bleue. Fleuve privi-

légié, il vit sur ses bords bien des gloires et bien des grandeurs ; tout a passé et sombré dans ces champs qui lui sont familiers ; lui, suit son cours paisible et ne semble pas ému des catastrophes dont il a été témoin. Il est petit, mais il n'est pas vulgaire et semble toujours avoir quelque fierté de naître auprès de l'ancienne Héliopolis et de mourir auprès de la capitale de la Phénicie.

ORNITHOPOLIS, SIDON.

Et scient quia ego Dominus, cum fecero
in ea judicia.

EZÉCH. C. XXVIII.

Indè Sarepta et Ornithon oppida, et Sidon
artifex vitri, Thebarumque Bæotiarum parens.

PLIN. MAJ. *Hist. Nat.*

Un écrivain habile racontant un voyage sur les côtes de la Syrie parviendra peut-être à éviter les répétitions ; un écrivain préoccupé du seul soin d'être sincère n'y réussira jamais. Depuis que nous parlons de ces plages qui conservent le souvenir ineffaçable d'Achzib, de Tyr, etc., nous ne cessons de répéter qu'à chaque pas on rencontre des ruines enfouies dans la poussière ou éparses au bord des flots. Au point où nous sommes arrivés, il faut redire la même chose, au risque de fatiguer le lecteur. Tout à l'heure, c'était Sour que nous représentions assise sur les cendres dispersées de *Tyros-Insula*. Maintenant, voici *Ornithopolis* couchée aussi dans le sable de la grève et dans les sillons des *Fellahs* insoucians et barbares, au pied des rochers qui bordent la côte. La voici endormie dans sa mémoire harmonieuse et souriante encore quoique méconnaissable et

défigurée. Là, plus d'habitations, plus d'êtres vivants, plus rien, pour ainsi dire à la place de ce qui fut. Le cultivateur y passe deux fois l'an : la première pour creuser un sillon, la seconde pour enlever son blé amaigri et brûlé avant la maturité. Les chapiteaux de marbre blanc avec leurs volutes gracieuses émergent çà et là, brisés et renversés, jaunis plutôt que souillés par l'humus de la plaine; les bœufs les foulent aux pieds; le soc les déplace ou les retourne chaque année et ils restent là, tour à tour poussés et ramenés par l'homme ou par l'animal qui lui obéit, pareils à des épaves successivement rejetées, puis reprises par le flux et le reflux. Tout dort aussi autour de la morte qui s'appela Ornithopolis, tout, hormis les vagues dans les jours de tempête, et les colombes qui lui donnèrent son nom enchanté et qui, dit-on, habitent encore les rochers du voisinage.

Je ne sais pas bien ce que fut Ornithopolis au temps de Pline et de Strabon qui la signalent, mais tout est gracieux et poétique comme son nom dans ce qui reste d'elle. On ne s'en éloigne point sans emporter un souvenir indéfinissable comme l'émotion que vous donne la vue de certaines tombes ornées d'inscriptions mystérieuses qui attendrissent ou font rêver.

Jusqu'où s'étendait Ornithopolis? on ne le dit pas d'une façon précise. D'ailleurs les débris semblent avoir été semés à plaisir par une main prodigue sur tout ce rivage, et, chaque jour, le travail de la vague met au jour de nouvelles couches de pierres ou de poteries antiques, accumulées comme des décombres sur le sentier qui borde la plage. On a à peine fini de traverser les ruines d'Ornithopolis qu'on rencontre celles de *Sarepta*, qui fut peut-être plus importante. Ici, la solitude est moins solennelle et moins complète; le village de *Sarfend* s'est élevé à la place de

Sarepta et sans doute a été bâti avec ses débris. Rien n'attire l'attention sur cette bourgade peuplée de Métoualis. L'ancienne Sarepta fut le théâtre d'un des miracles du prophète Elisée : c'est là qu'il ressuscita le fils de la veuve.

S'il est une contrée où l'homme a peu fait d'efforts pour se procurer le bien-être et jouir des avantages de la civilisation, c'est assurément la Syrie. Il existe pourtant, de distance en distance, sur le bord des chemins suivis par les caravanes, des *kans* ou lieux de stationnement et de repos. Ce sont des sortes d'auberges, composées d'une chambre intérieure et d'une petite esplanade ou terrasse, haute de trois ou quatre pieds, située au-devant de la maison et la joignant, et couverte de nattes. Là, les Arabes s'installent pour prendre leurs repas et se reposer à l'ombre, tandis que leurs montures dorment debout au soleil ou mangent une poignée d'orge mêlée avec de la paille hachée.

Nous fîmes comme les Arabes : assis sur les nattes, nous nous mîmes en devoir de déjeûner.

Le vin était chaud et avait pris un goût d'outre très prononcé ; le pain et le poulet froid étaient desséchés par l'action de l'air prolongée pendant plusieurs heures de marche. De plus, soit influence du climat, soit dégoût provenant d'un usage trop continu de la même nourriture, nous mangions avec moins d'appétit que les jours précédents. Pourtant, en général, les santés étaient très satisfaisantes et la gaieté se maintenait. Nous nous félicitons d'avoir trouvé cet abri et cette ombre salutaire pour nous protéger contre l'ardeur du soleil, tout en admirant les vagues de la Méditerranée qui commençaient à s'apaiser après trois jours de tempête.

L'endroit que nous avons choisi pour cette heure de repos se nomme *Aïn-el-Kantarah*, à cause d'une source excellente qui s'y rencontre. Rien n'y attire particulière-

ment l'attention ; aussi passâmes-nous les instants d'arrêt qui suivirent le déjeuner à regarder la mer et à respirer la brise qui nous arrivait fraîche et vivifiante par dessus la grève. Nous pûmes cependant remarquer une vigne dont le tronc n'avait pas moins d'un mètre 15 de circonférence à trois pieds au-dessus du sol.

Nous nous éloignons d'Aïn-el-Kantarah. Déjà nous apercevions à quelques lieues devant nous la ville de Saïda, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sidon. Saïda a aussi son aspect souriant ; elle s'élève sur une hauteur mal accusée qui lui sert de base et domine légèrement la plaine et la mer. Nous marchions par de petits sentiers tracés au milieu de la bruyère, à quelque distance du rivage, ou bien nous regagnions la plage de sable mouvant que nous voyions se prolonger jusque vers la ville.

A droite, le Liban se dévoilait à nous dans une magnificence dont nous n'avions point encore été témoins. Cette fois, nous étions si près des grands sommets et des nappes de neige qui leur servent de manteau que nous croyions les voir étinceler comme une étoffe d'argent qui ondule au soleil. L'air est si limpide en Orient que vous n'avez pas la moindre idée de la distance qui vous sépare des objets éloignés et en particulier des montagnes. Si l'on ne consultait que sa première impression, on ne les croirait pas distantes de plus de deux ou trois kilomètres, tandis qu'elles sont souvent à plus de cinq ou six lieues du point où l'on est placé.

Derrière les hauteurs qui forment le premier plan à l'horizon, se dresse un vaste sommet arrondi qui les domine entièrement, c'est le Grand Hermon qui appartient à l'Anti-Liban et qu'on aperçoit de tant de points divers. Il semble régner sur toute la Syrie comme un géant au regard duquel rien ne saurait échapper.

Ce qu'on ne sait pas assez peut-être, c'est que les routes et les chemins n'existent pas en Palestine et en Syrie. On voyage toujours dans des montagnes aux flancs inclinés, rocheux et dépouillés de terre végétale, à moins qu'on ne rencontre une plaine ou une vallée, ou qu'on ne longe le rivage de la mer. Les trajets que l'on fait sur la côte à travers les plaines de sable mouvant ne sont guère moins fatigants que ceux qu'on exécute au milieu des rochers, car là, comme dans l'intérieur des terres, l'homme n'a rien fait pour faciliter les déplacements et les transports. Aussi ce fut avec une véritable surprise que nous trouvâmes, à deux lieues environ de Saïda, une route en pleine exécution. Les procédés employés pour les remblais étaient loin d'être expéditifs et avantageux ; ils consistaient à combler les inégalités du sol par des assises régulièrement superposées de gros galets de mer placés à la main et un à un, puis à recouvrir le tout de pierres cassées. Le travail doit être fort long et dispendieux, mais la main d'œuvre coûte si peu dans ces pays que les Européens qui entreprennent ces travaux doivent faire des bénéfices considérables. C'étaient, du reste, des Européens qui semblaient diriger l'entreprise, tandis que c'étaient des indigènes qui transportaient et plaçaient les pierres. La route que l'on commençait alors est peut-être terminée aujourd'hui et, plus heureux que nous, les voyageurs qui font le même trajet n'ont sans doute plus l'ennui de voir leurs chevaux enfoncer jusqu'au genou dans le sable.

Cette route ne doit pas suivre toute la côte, si je suis bien renseigné ; je crois même qu'elle doit se diriger vers Damas. En tous cas, elle sera d'une grande utilité, car à mesure qu'on approche de Saïda et de Beyrouth, le nombre des voyageurs augmente ; les caravanes de chameaux et de mulets se succèdent avec leurs chargements énormes ; la

plage finit par prendre un aspect presque animé. Rien de pittoresque comme ce défilé composé de personnages disparates aux costumes flottants, et d'animaux à l'allure si particulière, aux yeux de ceux qui n'ont habité que l'Europe.

Cependant nous approchions de Saïda; nous montrions plus d'indifférence qu'en arrivant à Tyr? Est-ce parce que Sidon a eu une renommée moins retentissante que Tyr? N'est-ce pas plutôt parce que l'on devient plus insensible à force d'admirer? Oui, sans doute, car quelle histoire peut être plus intéressante que celle de la ville qui régna la première sur ces beaux rivages, qui pourrait accuser d'ingratitude ses rivales dont autrefois elle fut la mère. Tyr et Carthage ont été fondées par elle, ainsi que Beyrouth et toutes ces villes qui semblent lui former cortège.

Saïda ne porte pas la marque des malédictions divines aussi profondément empreinte que sa fille de prédilection. La fraîcheur des alentours vous attire, les parfums pénétrants des citronniers et des orangers embaument l'air autour de vous. Une végétation abondante proclame la fertilité du sol sur lequel vous marchez. Çà et là, en continuant notre route, nous apercevions d'énormes figuiers de Barbarie ou grands Cactus que l'hiver, (celui de 1880,) avait fait périr et qu'on avait dû abattre à coups de hache. Leurs troncs mutilés et leurs larges feuilles gisaient pêle-mêle le long du chemin et commençaient à perdre leur forme et leur belle couleur verte. Quelques-uns n'avaient pas moins de quarante centimètres de diamètre et de quinze pieds de hauteur.

Pour entrer à Saïda, nous prîmes un sentier situé à l'est et entièrement perdu au milieu des arbres et des arbustes dont je parlais tout à l'heure. Nous longions la ville plutôt que nous ne la traversions. Nous arrivâmes enfin

devant une sorte de place ou d'espace libre situé vers le nord-est. Un café de misérable apparence établi dans un baraquement mal construit, s'offrait au premier plan ; une vingtaine d'Arabes y fumaient avec l'insouciance habituelle aux populations de ces contrées ; un certain nombre de curieux assistaient d'un air assez calme à notre arrivée. A quelques pas de là , commençait le cimetière , qui n'était séparé des rues par aucune clôture. Quelques citronniers croissaient tranquillement au-dessus des tombes blanches semées dans le gazon. Çà et là, des groupes de femmes enveloppées dans leurs manteaux blancs et scrupuleusement voilées nous regardaient passer sans s'émouvoir, les unes causaient avec gaiété, comme on fait sur une place publique, les autres pleuraient en sanglottant ou faisaient semblant de pleurer et se penchaient vers la terre en entremêlant leurs plaintes de cris rauques et étouffés.

Nous étions, je crois, au jeudi ; c'est le jour consacré aux larmes pour les défunts. La première fois que je fus témoin de cette scène de douleur feinte ou sincère, je fus vivement touché. C'était à Alexandrie ; je vis plusieurs tentes où des familles passaient leurs jours et leurs nuits, depuis une semaine déjà. Je remarquai aussi une jeune femme courbée sur une petite tombe, sur laquelle était un berceau vide ; elle poussait presque des hurlements en embrassant la terre fraîchement remuée et paraissait ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle. Devant un pareil tableau je ne pus m'empêcher de me rappeler une description de Lamartine que j'avais prise pour une fiction et que je vis bien alors être l'expression de la vérité.

Nos tentes étaient dressées à l'est et au bord du cimetière de Saïda. Les cimetières sont les lieux que les drogmans choisissent de préférence pour le campement. En voici la raison : c'est que les cimetières, en Orient,

forment en quelque sorte les promenades publiques. A vrai dire, ils n'ont rien de triste, les tombes sont blanches et les petites colonnes couronnées de turbans qui les surmontent produisent un gracieux effet. Malgré cela, c'est toujours avec quelque répugnance que j'ai vu mon lit dressé au milieu de cette herbe grasse et abondante qui semble puiser sa sève et sa vigueur dans la cendre des morts.

A l'est encore et dans la direction des montagnes s'étendait une plaine creuse, fertile, semée d'habitations et d'arbres verts. A l'ouest au contraire au-delà du cimetière, c'était la ville elle-même qui nous présentait ses maisons obscures et nous cachait la vue de la mer.

Le consul français nous attendait à notre arrivée. Avec une politesse pleine de bonté, il nous souhaita la bienvenue et s'offrit de nous emmener à son habitation en nous faisant visiter les rues les plus remarquables. Non loin du cimetière, on traçait une rue nouvelle; des fouilles importantes étaient pratiquées. Au moment où nous arrivâmes on venait de mettre au jour un magnifique chapiteau de marbre blanc, qui avait un mètre cinquante de côté environ; plus loin nous vîmes un socle qui devait provenir de la même colonne que le chapiteau, enfin un magnifique bassin en syénite ou granit rouge d'au moins deux mètres de diamètre et malheureusement brisé par la moitié. Il n'était pas difficile de se convaincre que la ville moderne tout entière est bâtie sur les ruines de l'ancienne et qu'elle recouvre des merveilles. C'est du reste avec le marbre des ruines qu'on a élevé les nouvelles constructions dont quelques-unes ont un air assez monumental. De distance en distance nous voyions intercalés dans la muraille des fragments considérables portant des traces de l'art antique. Que n'a-t-on pris soin de protéger ce qui

subsistait debout ou enfoui ! Et maintenant encore que ne fait-on plus d'efforts pour arrêter les ravages !

Nous visitâmes tout-à-fait sommairement la ville. Le consul nous conduisit presque directement au kan français, où il a sa résidence, et où est établi aussi le couvent des Franciscains. Nous fûmes reçus par la famille du consul qui nous accueillit avec une cordialité toute française. Notre premier soin fut de monter sur la terrasse du kan. Le tabac de l'Attakiéh et le café turc nous furent servis en arrivant ; mais ils n'attirèrent pas longtemps notre attention. La vue du haut de ce point élevé était admirable. A nos pieds s'étendait le port que les musulmans comblèrent jadis pour se protéger contre les attaques des Croisés. Au loin le soleil se couchait si rouge et si enflammé que ses rayons donnaient à tous les objets une teinte empourprée ; la mer elle-même , si bleue pourtant durant tout le jour, semblait de feu et lançait des lueurs rutilantes dont l'œil supportait à peine l'éclat. Du côté opposé par-dessus la ville et ses terrasses, ses dômes et ses petits minarets, entassés dans un désordre charmant, on voyait se dresser le Liban presque dans toute sa majesté et dans toute sa splendeur. Il paraissait si rapproché et si radieux, avec sa couronne de neige et sa robe brune toute pénétrée de lumière, qu'il avait quelque chose de menaçant comme le regard d'un triomphateur. A droite les collines s'aplanissaient dans le lointain et ne formaient plus qu'une ceinture presque uniforme embrassant la mer ; à gauche au contraire les sommets de neige grandissaient à mesure qu'ils se reculaient de Sidon et semblaient se presser les uns derrière les autres pour mieux voir la mer et le soleil couchant.

Nous avons peine à nous arracher à ce spectacle, tant il était complet et réunissait tout ce qui peut captiver

l'âme. Nous étions environnés de lumière, de ruines, de débris de toute sorte des splendeurs et des gloires passées, et nous nous trouvions à côté de cœurs animés du plus vif amour pour la patrie et dont quelques-uns nés sur ces côtes de la vieille Phénicie nous parlaient de la France qu'ils n'avaient jamais vue, et qu'ils désiraient tant connaître.

En descendant, nous visitâmes une jolie collection de médailles et d'objets antiques trouvés dans les fouilles ou sur le rivage. On y remarquait surtout des médailles d'Alexandre le Grand. Toute cette contrée est remplie du souvenir des exploits et des cruautés de ce conquérant. Il y a dix ans environ, on a trouvé à Tyr un trésor de pièces d'or frappées à son effigie. Le nombre en était si considérable qu'on les achetait seulement au prix du poids du métal qu'elles renfermaient; les dames les portaient en guise de pendants d'oreilles.

Vers la nuit close nous revînmes dîner sous la tente; le consul assista à notre repas. Il y avait longtemps, je pense, qu'il n'avait eu occasion de dîner avec autant de compatriotes. Il avait été question de retourner chez lui dans la soirée, mais l'heure était avancée. Plusieurs gagnèrent leur gîte immédiatement, préoccupés de réparer leurs forces pour le lendemain, dernier jour d'étape en caravane.

A ce moment, le cimetière, la vallée à l'est, les montagnes, tout avait pris une teinte d'un gris sombre. Les tombes confondaient leurs petites colonnes percées d'un trou ménagé pour correspondre avec le mort; le parfum des orangers et des citronniers remplissait l'air. On entendait de toutes parts des aboiements de chiens mêlés aux cris intermittents des chacals qui commençaient leur chasse nocturne dans la vallée. Il y avait dans cette scène

comme un mélange de félicité et de douleur, de paix et d'anxiété, d'harmonie et de sons discordants.

Plus près de nous les mulets et les moukres piétinaient et troublaient le silence; les hautes herbes qui couvraient le sol exhalaienent des odeurs douceâtres que le voisinage du cimetière faisait prendre en aversion. Notre sommeil fut moins profond peut-être et moins calme que celui que nous avons goûté au bord des vagues, les jours précédents.

Quoi qu'il en soit, le lendemain à sept heures nous étions en selle. Nous partions, laissant derrière nous la vieille Sidon ensevelie sous les constructions de Saïda et pour ainsi dire oubliée sous les voiles épais que le temps a accumulés sur elle.

Sidon est une des villes les plus anciennes et les plus fameuses que l'humanité ait fondées. Elle est souvent citée dans le Pentateuque. Homère l'appelle πολύχαλκος riche en métaux ou πολυδαίδαλος conductrice des arts. Nul ne saurait dire quelle fut autrefois sa puissance, la vie devait déborder de son sein : Aradus, Tripoli, Tyr, l'île de Chypre, Utique, Gadès, Carthage, etc., lui durent leur fondation. Sidon tomba sous la domination des Assyriens. En 332, elle ouvrit ses portes à Alexandre. Strabon parle de la science et de l'industrie de ses habitants. Baudouin I^{er} s'en empara, Saladin la reprit en 1187. Sidon avait la forme d'un triangle. Comme Tyr, elle avait deux ports. Celui du nord est fermé par un château bâti par les Croisés et auquel on arrive par un pont monumental.

Beaucoup de souvenirs chrétiens se rattachent à l'histoire de Sidon : « Jésus quittant les confins de Tyr, dit saint » Marc, alla par Sidon près de la mer de Galilée. » Saint Paul s'arrêta à Sidon en allant en Italie.

A un kilomètre au sud-est de la ville existe une vaste

nécropole phénicienne que nous n'eûmes pas le temps de visiter (1).

La route que l'on suit depuis Saïda à Beyrouth est longue de 8 à 10 lieues ; elle est monotone et fatigante ; on marche des heures entières dans un sable rougeâtre et mouvant (2). Le pays est désert ou du moins les habitations sont rares ; le sol est souvent inculte. Mais pour peu que l'on se donne la peine d'ouvrir les yeux et de porter au loin son regard, on est bientôt consolé de la monotonie du terrain sur lequel on marche. Au loin, à droite, les montagnes du Liban grandissent à vue d'œil et semblent dans un perpétuel sourire. Et quand on prête une attention complète à ce tableau, on ne tarde pas à apercevoir toute une contrée variée et vivante, étalée sur la pente des monts. Si vous détachez vos yeux des neiges dont l'éclat vous fascine trop peut-être, si vous les fixez sur la région qui s'étend entre elles et la plaine parallèle au rivage, vous ne tardez pas à découvrir un nombre incalculable de villages importants disséminés sur le versant de la chaîne. Ils sont là encadrés, enchâssés au milieu de la végétation,

(1) C'est là que se trouve le célèbre tombeau d'Eschmunazar, roi de Sidon, dont le magnifique sarcophage a été donné par le duc de Luynes au Musée du Louvre, où on peut le visiter.

Ce sarcophage porte une inscription, en 26 lignes, écrite en caractères phéniciens. C'est une sorte de supplication en style lyrique, adressée à quiconque aurait la pensée de violer la sépulture de l'illustre mort, et contenant des malédictions contre l'impie qui oserait commettre un tel attentat. Cette phrase revient souvent dans le texte :

« Par cette lamentation, j'adjure toute race royale et tout homme. Que
» l'on n'ouvre pas ce lit funèbre, que l'on ne fouille pas l'asile des fidèles,
» car il y a des images des dieux parmi les fidèles. » Eschmunazar régnait
» en 572 avant J.-C.

(2) Dans ces parages, on rencontre plusieurs fois des restes d'une voie romaine très importante, longeant la mer et conduisant en Egypte.

pareils à des jeux de dés tombés sur un riche tapis. Ils semblent déjà nombreux, considérés du rivage, mais la distance pour y arriver est de plusieurs lieues ; il est donc impossible de les compter et d'avoir une idée même approximative de leur étendue. Ces villages abritent des populations aux mœurs douces et chrétiennes perdues au milieu des Druses, des Métoualis et des Mahométans. Chacun d'eux vaudrait la peine d'être visité en détail et les montagnes au milieu desquelles ils sont situés, offrent, dit-on, des beautés qui les ont fait comparer aux montagnes de la Suisse.

C'est sur le chemin de Saïda à Beyrouth que l'on rencontre le petit village appelé Nebbi-Jounas, où, suivant la tradition, le prophète Jonas fut rejeté par la baleine sur le sable du rivage.

La dernière partie (1) de la route ne se fait plus sur le

(1) Il me reste de cette dernière étape un souvenir tout particulier. On ne vit pas pendant plusieurs semaines d'une existence pour ainsi dire commune ; on ne partage pas pendant un mois ou deux les dangers d'une traversée et d'une excursion pénible au milieu des montagnes sans s'attacher à ses compagnons de voyage. Or, parmi les personnes composant la caravane, les unes allaient s'embarquer en arrivant à Beyrouth, les autres s'aventurer dans le Liban, mais en prenant des chemins divers. Bref, nous allions nous quitter et, quelques semaines plus tard, nous serions séparés par la distance et par mille obstacles et séparés, presque tous, pour ne jamais nous revoir. Il y avait un peu de tristesse sur les visages ; on parlait peu, mais jamais l'intimité n'avait été plus grande et la bonne intelligence plus complète.

J'avais souvent fait des lieues entières presque sans mot dire, me tenant à quelque distance des groupes les plus gais et cherchant une demi-solitude, heureux d'admirer et de rêver. Mais ce jour-là j'avais besoin d'échanger des paroles avec mes camarades ; je me reprochais de n'avoir pas davantage profité de leur amitié pendant les longues marches des semaines précédentes.

Il n'y avait pas jusqu'à mon cheval qu'il ne m'en coûtât d'abandonner. Il avait été si docile et avait si bien supporté la fatigue dans nos pérégrinations au milieu des rochers, des pierres roulantes et des sables mouvants ! Il avait

rivage, mais au milieu de véritables dunes qui grandissent et s'avancent chaque année, au risque d'envahir la plaine, tandis que de l'autre côté elles cachent la vue de la mer. C'est presque un désert qui menace de venir remplacer le large espace compris entre le Liban et la mer. Cependant la végétation est active et l'on sent déjà que la civilisation européenne, avec ses moyens puissants, intervient pour endiguer les sables et utiliser le sol. Des sapins croissent sur l'arène mouvante et barrent le passage aux autres dunes avides d'aller plus loin, tandis que des orangers, des figuiers et une foule d'autres arbres croissent dans les coins arbrités.

Mais voici Beyrouth, son port et sa rade qui commencent à apparaître dans le lointain. Oublions un moment les ruines et les villes mortes pour parler des cités vivantes et pleines d'avenir.

le pas un peu lent, mais il prenait si volontiers le galop quand on traversait un terrain uni et savait si bien regagner ainsi en quelques minutes la tête de la caravane ! En un mot, j'en étais si content que j'avais failli me fâcher contre le drogman un jour qu'on me l'avait changé.

Il était bien un peu sujet aux distractions. Dans une circonstance il s'abattit maladroitement en posant les deux pieds de devant dans un petit ruisseau qui lui barrait la route : il est vrai qu'il fut assez habile pour se relever sans renverser son cavalier. Une autre fois, passant sur le bord d'un ravin peu profond, il mit un pied ou deux dans le vide et ne parvint que par un hasard providentiel à se maintenir sur le sentier et à ne pas rouler en m'entraînant avec lui. Un guide qui suivait me dit tout pâle et tout tremblant (était-ce pour moi ou pour le cheval ? je n'ai jamais su), qu'il nous avait cru *cassés* tous deux. Evidemment j'avais perdu là une belle occasion d'avoir peur. — Pauvre cheval ! Je savais qu'on le reconduirait à Jérusalem, tandis que je me dirigerais sur Damas. Je l'aurais volontiers amené en France si la chose eût été possible. Aujourd'hui je regrette qu'on ne m'ait pas dit son nom ; j'aurais voulu ne pas l'oublier.



Imp. de M^e V^e C. Mellinet, place du Pilori, 5.
